

Les Signes des Temps

„Quand vous verrez toutes ces choses, sachez que le Fils de l'homme est proche et à la porte.“ Matth. 24 : 33.

6^{ME} ANNÉE, NO. 6.

BALE (SUISSE), DECEMBRE 1881.

66^{ME} NUMÉRO.

LES SIGNES DES TEMPS

JOURNAL MENSUEL

publié par la Société des Adventistes du Septième Jour.

COMITÉ de la Société. } J. N. Andrews,
J. Erzenberger,
Pierre Schild.

PRIX D'ABONNEMENT FR. 5
par an ou par volume de 12 numéros.

S'adresser : Mr J. N. ANDREWS, Bureau des SIGNES DES TEMPS, Bâle, (Suisse).—L'année de ce journal commence au mois de juillet, mais on peut commencer l'abonnement à toute autre époque si on le désire.—Ceux qui veulent nous envoyer de l'argent pour notre journal ou pour des traités peuvent, s'il leur est difficile d'envoyer un mandat, nous envoyer des timbres postes suisses ou français, surtout lorsqu'il ne s'agit que de petites sommes.

Articles Variés.

LES FAUX CHRISTS

—OU—

L'ACCOMPLISSEMENT DE LA PROPHÉTIE
DE MATTHIEU 24 : 5.

PAR CHARLES BUCK, PASTEUR.

LORSQUE notre Seigneur, au mont des Oliviers, donna à ses disciples une histoire prophétique de la dispensation évangélique, la première chose dont il les avertit est ainsi exprimée : «Plusieurs viendront en mon nom disant : Je suis le Christ. Et ils en séduiront plusieurs.» Mat. 24 : 5. Dans cet article, nous donnons une liste complète des faux christes connus dans l'histoire. Beaucoup de personnes supposent que le 24^{me} chapitre de Matthieu se rapporte uniquement à la ruine de Jérusalem et aux événements qui précèdent cette destruction. Mais on verra que le premier faux christ ne s'éleva pas avant l'an 130 ap. J.-C., soixante ans après la destruction de cette ville.

Nous invitons le lecteur à porter son attention sur la liste suivante; nous y présentons ces imposteurs dans l'ordre chronologique.

1. Caziba fut le premier de quelque renom qui fit du bruit dans le monde. Etant mécontent de l'état des choses sous l'empereur romain Adrien, il se plaça lui-même à la tête de la nation juive, comme le Messie dès longtemps attendu, et excita une révolte des Juifs contre l'empereur, l'an 130 ap. J.-C. Ses prétentions furent soutenues par Akiba, chef du Sanhédrin. Pour mieux tromper les Juifs, il prétendit faire sortir des flammes de sa bouche. Il fut élu roi par les Juifs qui le reconnurent également comme leur Messie. Pour faciliter le succès de son entreprise, il changea son nom en celui de Bar-cocheba, par allusion à l'étoile dont parla Balaam. Car il prétendait être l'étoile

descendue du ciel pour rétablir sa nation dans son ancien état de liberté et de gloire.

Il profita de l'état séditieux dans lequel il trouva les Juifs, et prit Jérusalem en l'an 132 ap. J.-C. Il choisit un précurseur, leva une armée, fut oint roi, battit monnaie marquée de son propre nom, et se proclama Messie et prince de la nation juive. Tous les voleurs, les meurtriers et les gens de désordre se rangèrent promptement sous sa bannière, et il fut bientôt assez fort pour battre l'armée romaine en plusieurs rencontres. Après que les Romains eurent pris la ville de Jérusalem, ce qui amena sa complète destruction, Bar-cocheba se retira dans une forteresse de montagne, nommée Béthar, où il fut assiégé par eux. Cette place fut prise en l'an 135, le neuvième jour du mois d'Ab, l'anniversaire de l'incendie du temple de Jérusalem sous Titus. Bar-cocheba tomba dans le combat, et l'on dit que les Juifs perdirent dans cette courte guerre contre les Romains, plus d'un demi-million d'hommes.

2. L'an 434 de notre Seigneur, un autre imposteur nommé Moïse Cretensis s'éleva. Il prétendit être un second Moïse, envoyé pour délivrer les Juifs qui demeuraient en Crète, et il promit de séparer les eaux de la mer pour leur livrer un passage sûr. Ils furent si fortement et si généralement trompés, qu'ils négligèrent leurs champs, abandonnèrent leurs maisons et tout ce qu'ils possédaient et ne prirent avec eux que ce qu'ils pouvaient porter sans gêne. Et comme le jour se levait, ce faux Moïse les ayant conduits sur un haut rocher, hommes, femmes et enfants se jetèrent à corps perdu dans la mer, sans la moindre hésitation ou répugnance, jusqu'à ce qu'il y en eut un si grand nombre de noyés, que cela ouvrit les yeux du reste, et leur fit découvrir la fourberie. Ils commencèrent alors à chercher leur prétendu chef, mais il disparut et s'échappa de leurs mains.

3. Pendant le règne de Justin, vers l'an 520 ap. J.-C., un autre imposteur parut, se donnant le nom de fils de Moïse. Son nom était Dunaan. Il entra dans une ville de l'Arabie Heureuse et y opprima beaucoup les chrétiens; mais il fut fait prisonnier et mis à mort par Elesban, général éthiopien.

4. L'an 529, les Juifs et les Samaritains se révoltèrent contre l'empereur Justinien et élevèrent roi un nommé Julien, et le considérèrent comme le Messie. L'empereur envoya une armée contre eux, en tua un grand nombre, fit prisonnier leur prétendu messie et le fit mettre immédiatement à mort.

5. En l'an 571 naquit Mahomet en Arabie. Il professa d'abord d'être le Messie promis aux Juifs. Par ce moyen, il entraîna un grand nombre de personnes de ce malheureux peuple avec lui. Il peut donc être placé, dans un certain sens, au nombre des faux messies.

6. Vers l'an 721, au temps de Léon Isaurus, il s'éleva un autre faux messie en Espagne; son nom était Sérénus. Il entraîna

après lui un grand nombre de personnes à leur propre perte et à leur déception; mais toutes les prétentions de Sérénus n'aboutirent à rien.

7. Le 12^{me} siècle fut fertile en faux messies; car vers l'an 1137, il en parut un en France qui fut mis à mort, comme le furent aussi plusieurs de ceux qui le suivirent.

8. En l'an 1138, la Perse fut troublée par un Juif qui se déclarait être le Messie. Il réunit une grande armée, mais lui aussi fut mis à mort et ceux qui le suivaient furent traités avec la plus grande inhumanité.

9. L'an 1157 un faux messie souleva les Juifs de Cordoue en Espagne. Les hommes les plus sages et les plus considérés le regardèrent comme un insensé; mais la plus grande partie des Juifs d'Espagne crurent en lui. A cette occasion; presque tous les Juifs d'Espagne furent détruits.

10. En l'an 1167, un autre faux messie parut dans le royaume de Fez; il amena de grands troubles et fut cause de la persécution des Juifs dispersés dans cette contrée.

11. Dans la même année, un Arabe prétendit être le Messie et avoir le pouvoir de faire des miracles. Lorsqu'on le rechercha, ses disciples s'enfuirent, et il fut amené devant le roi d'Arabie. Etant questionné par lui, il répondit qu'il était un prophète envoyé de Dieu. Le roi lui demanda alors quel signe il pourrait montrer pour confirmer sa mission. «Coupez-moi la tête,» dit-il, «et je reviendrai en vie.» Le roi le prit sur parole, lui promettant de croire en lui, si sa prédiction s'accomplissait. Le pauvre hère pourtant, ne revint jamais à la vie, et la fourberie fut suffisamment découverte. Ceux qui avaient été séduits par lui furent sévèrement punis, et la nation condamnée à une forte amende.

12. Peu de temps après, un Juif qui demeurait au-delà de l'Euphrate se dit être le Messie, et attira de grandes multitudes après lui. Il donnait comme signe qu'ayant été lépreux, il avait été guéri dans l'espace d'une nuit. Comme les autres prétendants avant lui, il périt en essayant de jouer le rôle de Messie et attira une grande persécution sur ceux de sa nation.

13. En 1174 il s'éleva en Perse un magicien et faux christ qui s'appelait David Almusser. Il prétendait qu'il pouvait se rendre invisible, mais il fut bientôt pris et mis à mort, et une forte amende fut imposée à ses frères juifs.

14. En 1176, un autre de ces imposteurs s'éleva en Moravie. Mais le règne de la tromperie est court, et il paraît que son sort fut semblable à celui de ses prédécesseurs.

15. En 1199, un fameux séducteur et rebelle, nommé David el David, s'éleva en Perse. C'était un homme instruit, un grand magicien, et il prétendait être le Messie. Il leva une armée contre le roi, mais il fut pris et emprisonné. S'étant échappé de sa prison, il fut ensuite repris et décapité. Un

grand nombre de Juifs furent massacrés pour s'être joints à cet imposteur.

16. Maimonides rapporte qu'un autre faux christ parut dans le même siècle; mais il ne mentionne ni son nom, ni son pays, ni son bon ou mauvais succès. Nous pouvons faire observer ici, qu'il ne s'est élevé pas moins de dix faux christ, dans le douzième siècle, et qu'ils amenèrent de grandes calamités et la destruction sur les Juifs, dans les divers pays du monde.

17. Nous trouvons un autre faux christ en 1497, dont le nom était Ismaël Sophus; il séduisit les Juifs d'Espagne, mais lui aussi périt, et tous ceux qui avaient cru en lui furent dispersés.

18. En 1500, Rabbi Lemlem, Juif allemand d'Autriche, déclara être l'avant-coureur du Messie et démolit son propre four, promettant à ses frères qu'ils cuiraient leur pain dans la Terre-Sainte l'année suivante.

19. En 1509, un Juif de Cologne nommé Pfefferkorn, prétendait être le Messie. Cependant après cela, il voulut se faire passer pour chrétien.

20. En 1534, Rabbi Salomo Malcho déclara qu'il était le Messie, mais il fut brûlé par Charles Quint d'Espagne.

21. En 1615, un faux christ parut dans les Indes-Orientales, et un grand nombre de Juifs portugais, dispersés dans ce pays, le suivirent.

22. En 1624, un autre, dans les Pays-Bas, prétendait être le Messie de la famille de David et de la lignée de Nathan. Il promit de détruire Rome et de renverser le royaume de l'Antéchrist et l'empire turc.

23. En 1666, parut le faux Messie Sabatai Sévi, qui fit un grand bruit et gagna un grand nombre de prosélytes. Il naquit à Aleppe, séduisit les Juifs pendant un temps considérable; mais après cela, il se fit mahométan, dans le but de sauver sa vie, et il fut enfin décapité.

Ce fut à Smyrne que Sabatai Sévi déclara être le Messie. Il promit la délivrance et un royaume prospère aux Juifs, et ces derniers crurent fermement à ses promesses. Ils abandonnèrent alors toutes leurs affaires ne parlèrent plus que de leur retour en Palestine et crurent fermement que Sabatai était le Messie promis.

Dans toute la Turquie, les Juifs s'attachaient à des temps glorieux. Ils s'adonnaient à des actes de dévotion et de pénitence afin de ne pas être des obstacles au bien qu'ils espéraient. Quelques-uns jeûnèrent si longtemps qu'ils furent affamés jusqu'à en mourir; d'autres s'enterraient eux-mêmes jusqu'à ce que leurs membres devenaient roides. Quelques-uns supportaient qu'on leur dégouttât de la cire fondue sur la chair; quelques-uns se roulaient dans la neige; d'autres, dans la saison froide, se jetaient dans l'eau glacée, et d'autres s'enterraient. Les affaires furent mises de côté, les ustensiles de ménage furent vendus, et les pauvres furent pourvus d'argent par d'immenses contributions. Sabatai se donna le nom d'unique et premier-né de Dieu, de Messie, de Sauveur d'Israël.

Le peuple désirait ardemment voir un miracle pour confirmer sa foi et convaincre les Gentils. Alors l'imposteur fut embarrassé, quoiqu'un tour d'adresse l'eût facilement tiré d'affaire. Mais le peuple crédule suppléa à ce défaut. Lorsque Sabatai fut devant le cadî, ou juge de paix, quelques-uns affirmèrent avoir vu une colonne de feu entre lui et le cadî, et après que quelques personnes eurent affirmé la chose, d'autres furent prêtes à la confirmer par serment, ce qu'ils firent aussi, et ceci fut alors cru par les Juifs de cette ville.

Nous n'avons pas la place pour donner son histoire en détail; mais quelque temps après, il fut amené devant le sultan qui lui demanda de faire un miracle et spécifia ce que ce miracle devait être. Sabatai devait être dépouillé de ses vêtements, et servir de but à ses archers, et si les flèches ne le perçaient pas, il conviendrait qu'il était le Messie. Sabatai n'eut pas assez de foi pour supporter une telle épreuve; mais le sultan lui fit savoir qu'il allait incontinent le faire empaler et que le pieu était déjà préparé pour lui, à moins qu'il ne voulût se faire turc, sur quoi il consentit à devenir Mahométan, à la grande confusion des Juifs. Et pourtant quelques-uns des Juifs furent assez frivoles pour affirmer que ce n'était point Sabatai lui-même, mais son ombre qui professait la religion mahométane, et se voyait dans un habit turc.

24. Le dernier faux christ qui eut un nombre considérable d'adhérents, fut un rabbin juif d'Allemagne nommé Mardochée qui parut en 1632. Bientôt on découvrit que c'était un imposteur, et il fut obligé de s'enfuir d'Italie en Pologne pour sauver sa vie. Ce qu'il devint ensuite ne semble pas avoir été mentionné par l'histoire.

Ainsi, nous voyons que les paroles de notre Seigneur ont été accomplies. Plusieurs faux christ ont paru et en ont séduit plusieurs. Nous voyons aussi l'accomplissement d'une autre des prédictions de Jésus, c'est que si un autre venait en son nom, les Juifs le recevraient. La vie de Christ était une démonstration parfaite de la loi de Dieu, pourtant la plupart des hommes de sa nation le rejetèrent. Mais ces faux messies étaient en général des hommes méchants, pourtant ils étaient reçus avec empressement par des multitudes, comme s'ils eussent été les serviteurs que Dieu avait choisis.

CHRIST DANS LA SYNAGOGUE.

PAR MME. E. G. WHITE.

SECOND ET DERNIER ARTICLE.

CHRIST désirait que ses auditeurs comprissent que leurs cœurs devaient être ouverts à l'Esprit de Dieu, avant qu'ils pussent s'approcher de lui par la foi. Ils devaient accepter de voir leurs œuvres réprochées, désirer éviter le mal et mener une vie sainte. L'incrédulité qui existait parmi les sacrificateurs et les gouverneurs faisait que le peuple hésitait et doutait. Mais leurs esprits incrédules cherchaient toujours à nier le caractère miraculeux de ses œuvres merveilleuses. Ils se demandaient si ses disciples n'avaient pas été dans l'illusion, lorsqu'ils avaient vu leur Maître marcher sur les eaux.

Mais ils ne pouvaient faire autrement qu'admettre qu'il avait accompli plusieurs guérisons miraculeuses, et qu'il avait complètement rassasié une grande multitude avec cinq pains et deux petits poissons; mais leurs cœurs mécontents se demandaient pourquoi Jésus ne donnait pas la santé, la force et la richesse à tout son peuple, pourquoi il ne le délivrait pas de leurs oppresseurs, pour leur donner la puissance et l'honneur s'il pouvait faire ces miracles. Dans ce cas, ils auraient cru en lui et auraient glorifié son nom. C'est ainsi qu'ils se laissaient lier par l'incrédulité et le mécontentement. Leurs esprits grossiers refusaient de saisir le sens de ses paroles: «Je suis le pain qui est descendu du ciel.» Sa doctrine était trop pure et trop élevée pour attirer leurs cœurs charnels.

Ce discours de Jésus refroidit l'enthousiasme du peuple. Si, en devenant ses disciples, ils devaient vivre justement, renoncer à eux-mêmes et souffrir l'humiliation, ils n'avaient aucun désir de s'enrôler sous sa bannière. Malheur à Israël! Ils ne conquirent pas le temps de leur visitation! Ils refusèrent leur Sauveur, parce qu'ils désiraient un conquérant qui leur donnât le pouvoir temporel. Ils désiraient la nourriture qui périt et non celle qui dure jusqu'en vie éternelle. Leur ambition s'attachait aux richesses et à la gloire terrestre, et ils n'avaient aucun goût pour les paroles de Christ qui enseignait la pureté, et une réformation complète de la vie.

Beaucoup de paroles et d'actes de Jésus paraissaient mystérieux aux esprits bornés, mais tous ses desseins étaient clairs pour son intelligence divine, son plan était en entier développé devant lui, parfait dans tous ses détails. Chacun de ses actes était calculé de manière à produire ses effets individuels. L'histoire du monde depuis sa création jusqu'à la fin du temps lui était parfaitement connue. Si l'esprit de l'homme était capable de comprendre toute sa manière d'agir, tous les actes de la vie terrestre de Christ lui paraîtraient importants, complets et en harmonie avec sa divine mission.

Les murmures de ses disciples chagrinerent le cœur de Jésus. En réprimant ouvertement leur incrédulité devant la multitude, il avait augmenté leur mécontentement, et plusieurs se retirèrent et ne suivirent plus Jésus. Il les regarda avec un regard de tendre pitié. Ils étaient très-mécontents et ils désiraient offenser Jésus et satisfaire la malice des Pharisiens; ils se détournèrent de lui et le quittèrent avec dédain. En faisant cela, ils commettaient la fatale erreur de rejeter le conseil de Dieu qui leur était adressé. C'étaient ces choses qui faisaient du Sauveur un homme de douleurs, sachant ce que c'est que la langueur. Le sentiment que sa bonté, ses compassions étaient inappréciées, son amour et sa miséricorde méprisés, son salut rejeté, remplissait son âme divine d'une inexprimable douleur. Si ses disciples ingrats avaient pu discerner comment Dieu regardait leur conduite envers son cher Fils, ils se seraient difficilement éloignés avec autant de défiance et de fierté. Ils choisissaient les ténèbres de préférence à la lumière, mais ils étaient trop vains et justes à leurs propres yeux, pour recevoir une réprehension méritée, et trop mondains pour accepter une vie d'humilité, afin d'assurer leur salut. En présence de ses œuvres miraculeuses, ils se détournèrent de Celui qui, par la loyauté de sa doctrine, sa miséricorde et sa bienveillance, en avait appelé des milliers de son côté, qui avaient soulagé l'humanité souffrante, de sorte que des villes et des villages entiers avaient été délivrés de maladies, au point que les soins des médecins y étaient devenus inutiles.

Lorsque nous considérons la générosité de Christ envers les pauvres et les malades, sa patience envers les gens grossiers et ignorants, son renoncement, son sacrifice, nous sommes confondus d'admiration et de respect. Quel don Dieu n'a-t-il pas fait à l'homme séparé de Lui par le péché et la désobéissance! Le cœur peut bien se briser, et les larmes couler, en contemplant un amour aussi inexprimable! Christ s'est abaissé au niveau de notre humanité, afin d'atteindre l'homme plongé dans les profondeurs du mal et de la dégradation, et l'élever à une vie plus noble, lui donner la force morale pour vaincre le péché en son nom, et

résister à la puissance de Satan. Triste fut la récompense qu'il reçut pour sa merveilleuse condescendance.

On se moquait des paroles de Jésus, parce qu'il déclarait que faire profession de religion extérieurement et observer les formes ne profitaient de rien; cette œuvre doit atteindre le cœur, et porter des fruits convenables à la repentance. Les paroles qu'il adressa à ses disciples, s'adressent également aux disciples de Christ aujourd'hui. Il est aussi nécessaire d'avoir un cœur net et une vie pure. Mais combien de personnes rejettent les avertissements de Dieu qui leur sont présentés par ses serviteurs, et les vérités pratiques qui s'adressent à leurs cœurs. Voyant que leurs vies ne sont point d'accord avec la volonté de Dieu, parce qu'elles s'aperçoivent qu'une réformation complète est nécessaire, elles ne veulent pas entreprendre l'œuvre de renoncement, et sont irritées de ce que leurs péchés ont été découverts. Elles s'en vont offensées, même comme les disciples; elles quittent Jésus en murmurant: « Cette parole est dure, qui peut l'entendre? »

Ceux qui font profession de piété, et qui pourtant ne prennent pas assez garde aux avertissements du Seigneur, ni ne règlent leur vie sur sa sainte volonté, se lient de plus en plus ferment dans des chaînes d'obscurité. Beaucoup de ceux qui professent de croire les vérités de Christ ne supportent pas mieux l'épreuve que ceux qui se détournèrent de Lui et ne le suivirent plus. Beaucoup d'autres, tout en professant la foi, sont tellement séparés de Christ par l'incrédulité de leurs cœurs, qu'ils rejettent la parole et les œuvres de Christ, que montrent ses serviteurs. Si la révélation de Dieu ne s'accorde pas avec leurs vues, ils croient avoir la liberté de se détourner de ses enseignements. Si cette révélation censure leurs péchés, ils sont offensés. La louange et la flatterie plairaient à leurs oreilles, mais la vérité est désagréable, ils ne peuvent l'entendre. Lorsque les foules suivent, et que les multitudes sont nourries, et que leurs cris de triomphe s'élèvent, leurs voix louent très-haut; mais lorsque les recherches de l'Esprit de Dieu leur révèlent leur péché et leur commandent de le quitter, ils tournent le dos à la vérité, et « ne vont plus avec Jésus. »

Dieu ne veut pas rendre compte de ses voies, ni de ses œuvres. C'est dans l'intérêt de sa gloire qu'il cache ses desseins, mais bientôt ils seront révélés suivant leur vraie importance. Mais il n'a point caché son grand amour qui est à la base de tous ses actes à l'égard de ses enfants. Il a révélé son amour par le don de son Fils et par les divers actes de sa providence, par lesquels il se révèle. Celui qui vit près de Jésus peut sonder beaucoup du mystère de piété, et comprendre l'amour qui adresse une répréhension méritée. L'humanité éloignée de Dieu ne peut être réconciliée avec lui qu'en prenant part spirituellement à la chair et au sang de son cher Fils.

Le Seigneur n'essaya pas d'empêcher les disciples mécontents de le quitter; mais se tournant vers les douze qu'il avait choisis, il dit tristement: « Et vous, ne voulez-vous point aussi vous en aller? » Pierre lui répondit promptement, lui demandant en retour: « Seigneur, à qui irions-nous? tu as les paroles de la vie éternelle; et nous avons cru, et nous avons connu que tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant. » Combien ces paroles sont pleines de sens: « A qui irions-nous? » Les docteurs d'Israël étaient esclaves d'une froide formalité. Les Pharisiens et les Sadducéens étaient continuellement en dispute concernant la doctrine de la ré-

surrection et d'autres questions dans lesquelles ils différaient. Abandonner Jésus, c'était tomber parmi les partisans des rites et des cérémonies, et entre les mains d'hommes ambitieux qui recherchaient leur propre gloire. Les disciples avaient éprouvé plus de paix et de joie depuis qu'ils avaient accepté Christ, que pendant toute leur vie passée. Ils avaient jeté un regard d'horreur sur leur conduite passée dans la négligence et l'iniquité. Comment auraient-ils pu, eux dont les yeux avaient été ouverts pour discerner la malice et la bigoterie des Juifs, retourner vers ceux qui avaient méprisé et persécuté l'Ami des pécheurs? Longtemps leur foi avait été soutenue par l'attente du Messie, et maintenant qu'il est venu, ils ne pourraient s'en éloigner pour se joindre à ceux qui cherchaient sa vie et qui les avaient persécutés parce qu'ils lui obéissaient.

« A qui irions-nous? » Non point loin de la doctrine de Christ, de ses leçons d'amour et de charité, aux ténèbres d'incrédulité, à la méchanceté du monde. Tandis que beaucoup de gens se détournaient du Sauveur, eux qui avaient vu les œuvres miraculeuses, qui l'avaient vu guérir des malades et soulager ceux qui étaient dans la détresse, eux qui avaient été électrisés par la majesté céleste de sa conduite, Pierre exprime la foi des disciples: « Tu es le Christ. » Ils ne renieront jamais le Rédempteur du monde, le Fils de Dieu. La pensée même de perdre l'ancre de leur salut fait frémir leurs cœurs d'angoisse. Etre de nouveau destitués d'un Sauveur, assujettis à la crainte et à la superstition, serait être flottant sur une mer sombre et orageuse.

Quelques-uns pourront mettre en question la sagesse de Jésus, de présenter un sujet où l'on pouvait si facilement se tromper, que celui qui détourna de lui tant de personnes. Mais il avait un but en vue. Il savait que des épreuves plus grandes attendaient ses disciples, lors de sa trahison à Gethsémani, et à sa crucifixion. Il savait que, parmi ses disciples, était incrédule, et qui avait une foi faible. S'ils n'avaient pas été éprouvés, Jésus aurait eu parmi ses disciples, beaucoup de gens au caractère faible et indécis. Lorsque vint la grande épreuve, que leur Seigneur fut trahi et condamné dans la cour du Prétoire, lorsqu'il fut humilié, et que la foule qui l'avait acclamé comme leur roi, le raila, lorsque la multitude cruelle et railleuse cria: « Crucifie-le, Crucifie-le! » alors, la crainte et le désappointement auraient fait tomber ces gens au cœur timide.

L'apostasie de ces soi-disant disciples de Christ, dans un tel moment, eût été plus que les douze n'auraient pu supporter, joint à leur grand chagrin, et à la terrible ruine de leurs plus grandes espérances. L'exemple de ceux qui se détournèrent de Jésus aurait pu, dans cette heure d'horreur, entraîner tous les autres. Mais Jésus prévint cette crise, pendant qu'il était avec eux pour rassurer et fortifier ses élus et les préparer pour ce qui devait arriver. Quand les huées de la populace injurièrent Celui qui était cloué sur la croix, les disciples ne furent point confondus de surprise de voir leur Maître insulté, car ils avaient vu l'inconstance de ceux qui l'avaient une fois suivi. Quand ceux qui avaient professé d'aimer leur Maître se détournèrent de lui, au jour de trouble, les disciples se rappelèrent que la chose était déjà arrivée auparavant, pour de moindres raisons. Ils avaient éprouvé la faveur inconstante du monde, et ne réglaient point leur foi sur les opinions des autres. Jésus prépara sagement les esprits des quelques

fidèles pour la grande épreuve de sa trahison et de sa mort.

Pierre avait une grande foi en Jésus. De prime abord, il avait cru que Jésus était le Messie. Il avait vu et entendu Jean, le précurseur de Christ, proclamer qu'il était l'Agneau de Dieu, qui ôte les péchés du monde. Il avait été intimement lié à Jésus, il avait été témoin de ses miracles, il avait entendu ses enseignements et il était convaincu qu'il était le Fils de Dieu. Plusieurs de ceux qui avaient été convaincus par la prédication de Jean, et qui avaient accepté Christ, commencèrent à douter de la mission de Jean, lorsqu'il fut jeté en prison et ensuite mis à mort. Ils se demandaient aussi si Jésus était bien le Messie, qu'ils attendaient depuis si longtemps.

Mais la foi de Pierre ne vacilla jamais; il suivait son Maître avec une constante dévotion. Lorsque ceux des disciples qui avaient ardemment attendu que Jésus déployât les effets de sa puissance et prit possession du trône de David, le quittèrent, voyant que telle n'était point son intention, Pierre et ses compagnons n'hésitèrent pas dans leur fidélité. La conduite vacillante de ceux qui l'aimaient un jour et le condamnaient le lendemain n'affectait point la foi de ces vrais disciples du Sauveur. Pierre déclare: « Tu es le Fils du Dieu vivant. » Il n'attendait pas que des honneurs royaux couronnassent son Seigneur, mais il le suivait dans son humiliation. Pierre, dans la confession qu'il fit de Christ, exprimait la foi des disciples. Mais malgré cela, Jésus savait que ni ses fidèles disciples, ni aucun des Juifs n'avaient la moindre idée d'associer l'humiliation, la souffrance et la mort à leur Messie. Quel Rédempteur compatissant qui, connaissant parfaitement le sort qui l'attendait, aplanit tendrement le chemin à ses disciples, les préparant et les fortifiant pour l'œuvre finale!

L'ANNÉE PHÉNOMÉNALE.

QUE l'approche de plusieurs planètes au périhélie ait quelque influence sur les conditions météorologiques de notre planète ou non, une chose est indisputable, c'est que nous avons des prodiges célestes et terrestres sans nombre.

Le soleil est couvert de taches, trois comètes ont parcouru d'une manière sinistre notre ciel, une bande lumineuse de quatre ou cinq degrés d'étendue se montra au ciel, au-dessus de la Nouvelle Angleterre et New-York, il y a quelques semaines; le soleil a eu des ardeurs destructives aux Etats-Unis, interrompant les moissons d'un continent; le jour fut si obscur, récemment, qu'on dut allumer le gaz à midi, le long des côtes de la Nouvelle Angleterre; une grande étendue de pays fut balayée par des feux de forêt dans le Michigan; plusieurs villages, de nombreuses fermes avec toutes leurs dépendances, moissons et provisions, et des centaines d'êtres humains ont été la proie des flammes; le Canada, dans ses grandes contrées boisées, a été en flammes; un tel voile de fumée s'étendit sur les lacs, que la vue distinguait à peine à trois cents mètres de distance, et les vaisseaux devaient avancer à travers un océan atmosphérique d'obscurité souillée, pénible pour les yeux et nuisible à la poitrine, naviguant au hasard, et évitant les collisions avec des vaisseaux invisibles, en faisant résonner continuellement les cornettes de brouillard; l'Orient aussi a été incendié, et les flammes ont désolé bien des localités; le monarque du plus grand empire de la terre est tombé victime de la fureur des assassins; le président des Etats-

Unis a succombé à la blessure que lui fit un fils du serpent ancien; des volcans vomissent des déluges de lave; des tremblements de terre engouffrent des cités et désolent affreusement les plus beaux paysages; des cyclones ravagent des contrées avec le balai de destruction; les inondations submergent des districts entiers; la marée envoie ses vagues dans l'intérieur du pays; la guerre au visage farouche, pose ses mains rouges de sang sur son épée, et sonne le tocsin de guerres présentes et futures; les cœurs des hommes sont tellement défaillants que la raison chancelle, et que la folie est presque épidémique; mais ce n'est pas encore la fin. Tout cela n'est que les premières douleurs de l'enfantement qui donnera naissance à la grande tribulation. Nous vivons dans un temps terrible et solennel. Veillez et priez.— *Extrait.*

UNE CONVERSATION CONCERNANT

— LA —

DESTINÉE DE L'HOMME.

DOUZIÈME SOIRÉE.

DÉSIR DE ST.-PAUL DE DÉLOGER ET D'ÊTRE AVEC CHRIST.

MINISTRE.—Nous avons à étudier ce soir Phil. 1 : 21-24, où St.-Paul exprime le désir de partir de ce monde, et d'être avec Christ. Dans notre dernière entrevue, vous exprimiez l'opinion qu'il s'attendait à aller en présence de Christ, au ciel, au moment de sa mort. Je vous ai demandé comment vous pourriez concilier cela avec la déclaration de St.-Pierre que David, 1000 ans après sa mort, n'était pas entré au ciel. Act. 2 : 34. Je vous ai aussi demandé comment cela pourrait s'accorder avec la promesse que Christ fit aux onze apôtres, qu'après qu'il s'en serait allé, et leur aurait préparé des places, il reviendrait et les prendrait à Lui, afin qu'où il était, ils y fussent aussi. Jean 14 : 1-3. S'ils ne pouvaient point être avec Christ, jusqu'à ce qu'il revint les prendre auprès de lui, comment St.-Paul aurait-il pu être avec Christ aussitôt qu'il mourut? Et si David, 1000 ans après sa mort, n'était pas encore entré au ciel, comment St.-Paul aurait-il pu y entrer au moment de sa mort? Vous avez eu un mois pour réfléchir à ces questions, et je suppose que vous êtes parfaitement préparé à y répondre.

VISITEUR.—Il me paraît évident que Christ revient à la mort de tout homme pieux, et que la promesse de Christ aux onze, que s'il s'en allait pour leur préparer des places, il reviendrait et les prendrait auprès de lui, signifie que, s'il s'en allait à la nouvelle Jérusalem, ils pourraient le suivre quand ils mourraient. Or si nous interprétons que la venue de Christ signifie la mort de ceux qui aiment Dieu, nous n'avons alors aucune contradiction entre l'idée que St.-Paul entrerait au ciel à sa mort, et la promesse de Christ que les onze apôtres y seraient reçus quand il reviendrait.

MIN.—Mais où apprenez-vous que la seconde venue de Christ signifie la mort des justes? Christ s'en alla personnellement, mais suivant votre doctrine, le retour de Christ a lieu quand la mort frappe le chrétien. St.-Paul appelle la mort le dernier ennemi. 1 Cor 15 : 26. Connaissez-vous quelque place dans la Bible, où les ravages de ce grand ennemi soient représentés comme la seconde venue de notre Seigneur Jésus-Christ?

VIS.—Je ne connais aucun passage pa-

reil, pourtant il me paraît impossible que Christ enseignât aux onze qu'ils devaient attendre jusqu'au jour du Jugement avant qu'ils pussent être avec lui; et par conséquent, j'ai toujours cru que ce qu'il leur a dit concernant sa venue, pour les prendre à lui, signifie qu'ils seraient enlevés pour être avec lui aussitôt qu'ils mourraient.

MIN.—Supposons que votre doctrine soit vraie. La mort de David fut la venue de Christ pour prendre David auprès de lui; comment se fait-il donc que David n'était point entré en présence de Christ, lorsque plus de mille ans s'étaient écoulés après sa mort?

VIS.—En effet, je ne puis pas le dire. J'ai seulement cherché à concilier ces passages, avec ce que je crois être la doctrine de St.-Paul qu'il entrerait en la présence de Christ aussitôt qu'il mourrait.

MIN.—Mais il est possible que vous n'avez pas correctement compris la doctrine de St.-Paul concernant le temps de sa récompense. N'avez-vous jamais pesé ses paroles dans 1 Cor. 15 : 32: « Si j'ai combattu contre les bêtes, à Ephèse, dans des vues humaines, quel avantage m'en revient-il, si les morts ne ressuscitent point? Mangeons et buvons, car demain nous mourrons. » Ce langage implique que s'il n'y avait pas de résurrection des morts, St.-Paul ne recevrait aucune récompense pour ses travaux et ses souffrances pour la cause de Christ; et il s'ensuit conséquemment que St.-Paul s'attendait à demeurer jusqu'à la résurrection avant de recevoir sa récompense. Si St.-Paul avait cru aller auprès de Christ quand il mourrait, aurait-il demandé quel avantage il eût tiré s'il n'y avait pas de résurrection des morts? Si St.-Paul a été avec Christ au ciel durant les 1800 ans passés, en la présence de Dieu, où il y a des plaisirs pour jamais (Ps. 16 : 11), et s'il doit demeurer dans ce lieu pendant des âges infinis, n'a-t-il pas reçu une récompense infinie sans qu'il y eût eu de résurrection des morts?

VIS.—Je crois certainement que St.-Paul a reçu cette grande récompense à sa mort. Il veut sans doute dire qu'il n'y aurait eu aucun avantage pour lui, si les morts ne ressuscitaient pas; mais il doit entendre par résurrection des morts le changement qui a lieu à la mort.

MIN.—C'est tout à fait conséquent de votre part de dire que la résurrection a lieu à la mort, car vous avez déjà avancé que la mort est la seconde venue de Christ, et nous savons par 1 Thess. 4 : 15, 16, que la résurrection des justes a lieu lorsque Christ revient. Mais connaissez-vous un passage qui enseigne que la mort et la résurrection sont une même chose, ou que la résurrection ait lieu immédiatement après la mort?

VIS.—Je ne connais point de tel passage. Je dis que la résurrection a lieu à la mort, pour la même raison que j'avance que la venue de Christ a lieu lorsqu'un homme juste meurt. Autrement je ne sais comment les passages que nous avons déjà examinés, savoir, que les justes ne seront pas avec Christ jusqu'à ce qu'il revienne les chercher, et qu'ils ne seront pas récompensés jusqu'à ce qu'ils soient ressuscités des morts, peuvent être conciliés avec la doctrine qu'ils vont en présence de Christ à leur mort.

MIN.—Mais St.-Paul nous dit que lorsque les justes sont ressuscités, le Seigneur lui-même descendra du ciel, dès qu'il aura donné le signal, par la voix d'un archange et par la trompette de Dieu, et ceux qui sont morts en Christ ressusciteront premièrement. C'est le son de la dernière trompette qui indique la résurrection des justes. 1 Cor.

15 : 52. Vous ne direz point que la voix de l'archange et la trompette de Dieu sont entendues au moment de la mort.

VIS.—Je ne puis dire que ces choses ont lieu à la mort. Il doit y avoir une époque dans l'avenir où Christ descendra du ciel de la manière décrite par St.-Paul dans 1 Thess. 4 : 15, 16.

MIN.—Mais St.-Paul dit que dans ce moment, ceux qui sont morts en Christ ressusciteront, et que les vivants avec eux, seront enlevés pour aller à la rencontre du Seigneur, en l'air; et il dit qu'ainsi, (ou de cette manière), nous serons toujours avec le Seigneur. Or ceci implique clairement que nous ne serons point avec Christ, avant que ces événements aient lieu.

VIS.—Mais je dois pourtant encore adhérer à l'opinion que lorsque St.-Paul demande quel avantage il y eût eu pour lui, si les morts ne ressuscitent point, il veut dire par cela le changement qui a lieu au moment de la mort.

MIN.—Mais la phrase suivante que prononce l'apôtre, montre qu'il n'est pas possible que votre interprétation de ses paroles soit vraie. Il dit: « Mangeons et buvons, car demain nous mourrons », c'est-à-dire, s'il n'y a pas de résurrection, livrons-nous à tous les plaisirs de cette vie, car demain nous mourrons. Mais s'il avait cru qu'à la mort il paraîtrait en la présence de Christ, il aurait dit: « Portons la croix de Christ, et pratiquons le renoncement, car demain nous serons en présence de Christ. » Il n'attendait rien à la mort, mais toutes choses à la résurrection; et il ne croyait pas que la résurrection eût lieu au moment de la mort.

VIS.—Mais si l'apôtre n'attendait rien à la mort, et toutes choses à la résurrection, pourquoi écrit-il aux Philippiciens: « Car je suis pressé des deux côtés, mon désir étant de partir de ce monde et d'être avec Christ, ce qui me serait beaucoup meilleur; mais il est plus nécessaire pour vous, que je demeure dans ce corps. » Phil. 1 : 23, 24.

MIN.—Nous voulons tâcher d'expliquer ces paroles par ce que l'apôtre a écrit ailleurs. Lorsqu'il parle de son départ, il veut dire sa mort, comme il paraît d'après 2 Tim. 4 : 6-8. « Car pour moi, je vais être immolé, et le temps de mon départ approche. J'ai combattu le bon combat, j'ai achevé ma course, j'ai gardé la foi. Au reste, la couronne de justice m'est réservée, et le Seigneur, juste juge, me la donnera en ce jour-là, et non-seulement à moi, mais aussi à tous ceux qui auront aimé son avènement. » St.-Paul veut dire ici clairement qu'il allait mourir; mais il assure qu'il ne devait pas recevoir sa couronne avant que le juste Juge décidât en sa faveur au dernier jour. Ceci est un fait de grande importance, car il montre que St.-Paul n'attendait pas sa récompense à sa mort, mais à la venue du Seigneur et la résurrection des justes.

VIS.—Mais est-il certain que St.-Paul devait recevoir sa couronne au jour du Jugement? Y a-t-il d'autres écrivains sacrés qui confirment cette idée?

MIN.—St.-Pierre parle de la même manière, relativement au temps de la récompense: « Et lorsque le souverain Pasteur paraîtra, vous remporterez la couronne incorruptible de gloire. » 1 Pier. 5 : 4. Ainsi ces deux apôtres affirment que la couronne sera accordée, non à la mort, mais à la venue de notre Seigneur Jésus-Christ.

VIS.—Mais trouvons-nous quelque chose dans le livre aux Philippiciens lui-même, qui enseigne que St.-Paul s'attendait à recevoir sa récompense à sa résurrection et non à sa mort?

MIN.—St.-Paul montre dans Phil. 3 : 11

que toutes choses pour lui dépendaient du fait d'avoir part à la première résurrection. Il dit : « Parvenir, si je puis, à la résurrection des morts. » Le grec signifie une résurrection qui concerne quelques-uns des morts, et laisse le reste ; ce qui doit signifier la résurrection des justes, ou la première résurrection. Suivant Phil. 3:8-11. St.-Paul faisait le plus grand effort dont il était capable, par la grâce de Dieu, afin de parvenir à la résurrection des justes. Mais s'il avait dû être avec Christ au moment de sa mort, il n'aurait pas eu besoin de s'inquiéter de la résurrection des morts.

Vis.—Mais ne dit-il pas qu'il serait avec Christ aussitôt qu'il délogerait, c'est-à-dire aussitôt qu'il mourrait ?

Min.—Il ne dit pas cela. Il parle de deux événements qui peuvent avoir lieu dans un rapport immédiat l'un avec l'autre, ou qui peuvent être séparés par un intervalle de temps considérable. Le premier événement est le départ ; le second est d'être avec Christ. David partit ainsi à sa mort, lorsqu'il s'endormit avec ses pères. 1 Rois 2:2, 10. Mais nous savons qu'il n'avait pas encore paru en la présence de Christ, lorsque plus de 1000 ans s'étaient écoulés depuis son départ. Act. 2:34. Si David n'est pas entré au ciel à sa mort, nous pouvons être certains que la même chose fut vraie à l'égard de St.-Paul.

St.-Paul confirme le témoignage de l'Ancien Testament que David s'endormit à sa mort. « Car pour David, après avoir servi en son temps aux desseins de Dieu, il est mort, et a été mis avec ses pères, et il a senti la corruption. » Act. 13:36. Or David nous dit quand il espère voir Christ. « Mais moi, je verrai ta face en justice, et je serai rassasié de ta ressemblance quand je serai réveillé. » Ps. 17:15. David ne s'attendait pas à voir Christ avant d'être réveillé. En d'autres termes, il ne s'attendait pas à le voir avant la résurrection des justes.

Vis.—Mais si St.-Paul ne pensait pas être avec Christ avant la résurrection, pourquoi joint-il le fait d'être avec Christ si intimement avec son départ ? S'il devait y avoir une longue période pendant laquelle St.-Paul devait, comme David, dormir en *sheol*, comment l'apôtre pouvait-il unir si intimement sa mort avec son entrée en présence de Christ ?

Min.—La réponse à cette question n'est pas difficile. Pour St.-Paul, l'intervalle entre sa mort, par la main du bourreau, et son entrée en présence de Christ à la résurrection, ne sera que comme un clin-d'œil. La période pendant laquelle les morts reposent en *sheol* semble être une immense durée aux vivants, mais pour les morts, ce sera comme s'ils passaient instantanément en présence de Christ. La tombe n'aura ni transe, ni chagrin, ni délai. Il paraîtra à Etienne qui mourut pendant qu'il regardait au ciel qui avait été ouvert à sa vue, comme s'il était entré dans la Sainte Cité sans un moment de retard.

Vis.—Mais en quoi donc la mort de St.-Paul pouvait-elle lui être un gain, s'il ne devait pas recevoir sa récompense avant la résurrection ?

Min.—C'est le terme de toutes ses luttes et de toutes ses souffrances. Il ne serait plus en danger de s'éloigner de Dieu, et ne serait pas conscient du plus petit moment de délai, avant qu'il parût en présence de Christ.

Vis.—Mais je ne puis croire que St.-Paul consolât jamais ceux qui étaient dans le deuil, en leur enseignant que ceux qu'ils aimaient dorment et doivent attendre jusqu'à la résurrection, pour être transportés en la

présence de Christ. Si vous pouvez me montrer qu'il les console de cette manière, cela prouverait fortement que vous avez justement interprété ses paroles, dans Phil. 1:21-24.

Min.—Si vous voulez lire attentivement 1 Thess. 4:13-18, vous verrez que St.-Paul console ceux qui sont en deuil, non point en leur disant que ceux qu'ils avaient perdus étaient déjà avec Christ, mais en leur disant qu'ils dormaient en Christ (Trad. de Lausanne) et que, comme Christ était ressuscité des morts, ils ressusciteraient aussi ; et il affirme ensuite que la résurrection de ceux qui dorment en Christ aura lieu lorsque le Seigneur lui-même descendra du ciel et que lorsqu'ils seraient ainsi ressuscités des morts, ils seraient enlevés avec les justes vivants alors, pour aller au-devant du Seigneur, en l'air, et que de cette manière, ils seraient avec Christ. Ainsi l'apôtre fixe le temps où les justes morts seront enlevés pour être avec Christ. Ce n'est point à leur mort, mais à leur résurrection.

Vis.—Je ne suis pas préparé à désapprouver ce que vous avez dit. Mais je désire maintenant considérer ce que St.-Paul dit concernant la dissolution de cette habitation terrestre, de notre tente. 2 Cor. 5:1-9. Car je pense qu'il enseigne que nous entrons dans notre habitation éternelle aussitôt que notre habitation terrestre est détruite.

Min.—Nous ferons, si Dieu le permet, de ce passage, le sujet de notre prochaine entrevue.

Mempérance

Et je mis devant les enfants de la maison des Recabites des gobelets pleins de vin, et des tasses, et je leur dis : Buvez du vin. Et ils répondirent : NOUS NE BOIRONS POINT DE VIN. Jér. 35:5,6.

LE VIN

EST-IL PLUS SAIN QUE L'EAU ?

PAR H. CLAY TRUMBULL.

SI un homme avait à juger de la bénignité comparative du vin et de l'eau par ce qu'il entend dire du danger de boire de l'eau lorsqu'il est hors de chez lui, et de la nécessité d'user de vin au lieu d'eau, il serait tenté de penser que le vin est le vrai « don de Dieu », et que l'eau est une invention du malin.

Il y a quelques années, je traversais en voiture découverte les plaines de Californie, avec trois hommes qui m'étaient inconnus auparavant. Le jour était chaud et la route poussiéreuse. A midi, nous nous arrêtâmes pour dîner, dans une auberge sur le bord de la route. Le dîner consistait surtout en porc, pommes de terre et en fèves bouillies. Un de mes compagnons qui n'avait pas moins de soixante ans, mangea du porc et des fèves, comme s'il eût fait provision pour une semaine. Après dîner, nous reprîmes notre ennuyeux voyage. Sous l'ardeur du soleil, et par les cahots de la voiture, mon compagnon à l'estomac chargé, fut pris de crampes. En gémissant et en se tordant de douleurs, il ne parut pas avoir l'idée que ce porc et ces fèves fussent trop pesants pour lui. Oh non ! c'était l'eau qui lui avait joué ce mauvais tour. « Hélas ! » gémissait-il, « je voudrais n'avoir pas bu de cette eau à dîner, elle m'a presque tué. Je déclare que je ne boirai plus d'eau, sans un peu d'eau-de-vie dedans, aussi longtemps que je serai en Californie. Elle n'est vraiment pas sûre. » Et l'idée de cet homme, du danger qu'il y a de

boire de l'eau, hors de chez soi, est un bon exemple du sentiment général que l'on rencontre chez les voyageurs de tous les pays.

Pendant que j'étais à Florence, je fus repris par une dame bienveillante assise en face de moi, qui me voyait, au dîner, boire de l'eau fraîche, comme j'en ai l'habitude à la maison. Elle m'assura que ce n'était pas sain, qu'il me fallait boire du vin—même mon Guide des Voyageurs répétait cela avec emphase. Elle me dit encore d'une manière pathétique les effets nuisibles de l'eau à Florence, sur une telle ou telle personne qui en avait pendant un certain temps couru les risques. Je remarquai alors que mes compagnons de voyage et moi étions les seuls qui ne buvions pas de vin.

Je vis assez la manière de manger de mes convives, et je connaissais leur manière de vivre à Florence, pour savoir que boire de l'eau fraîche n'était pas le seul danger auquel ils étaient exposés dans cette ville, et que boire du vin ne les garantirait pas le moins du monde contre tout danger corporel. A leur point de vue, ce n'était point la vie irrégulière qu'ils menaient ; ce n'était point la fatigue de voir de jour en jour de nouvelles choses ; ce n'était point d'être exposé à l'air des nuits, ni l'influence des longues veilles, et ni la variété inaccoutumée d'aliments qui étaient la cause des perturbations physiques qu'ils avaient éprouvées. Non, non, c'était « l'eau ».—L'eau que Dieu avait donnée, que Dieu avait maudite, c'est elle qui était l'objet de toute leur crainte et de leur danger.

De plus, je savais qu'on pouvait boire de l'eau à Florence, avec beaucoup plus de sûreté que cette eau que bien des voyageurs américains ont accoutumés de boire dès leur enfance chez eux. Et lorsqu'il s'agit de remplacer l'eau de la contrée—s'ils désirent éviter cette eau—il n'arrive jamais que les eaux minérales, tant vantées, leur semblent plus sûres et plus propres à donner la santé que le vin du pays. Non, c'est l'eau qu'il faut éviter ; c'est le vin que l'on doit boire.

J'ai parlé de Florence, parce qu'on dit que l'eau y est particulièrement mauvaise. Mais c'est presque dans tout le monde la même chose, quant à cette crainte de l'eau, et cette foi dans le vin, chez la plupart des voyageurs. Ici à Philadelphie, à l'exposition, pendant l'été du centenaire, (1876), lorsque des millions arrivèrent du dehors, et se logèrent dans des chambres serrées, et se fatiguèrent par de longues courses, des arrêts, des surprises excitantes, et surchargèrent leurs estomacs en prenant à la hâte des repas indigestes, quels que fussent les douleurs et les maux, que quelqu'un de cette foule de visiteurs eût à Philadelphie ou en retournant à la maison, ils étaient, presque sans exception, attribués à l'eau. Sans doute, c'était l'eau ! A entendre quelqu'un parler des troubles qui proviennent de l'eau bue hors de chez soi, on est aussitôt porté à se demander s'il existe dans le monde rien de plus réellement dangereux que l'eau. Et pourtant tout ce qu'on dit sur la nécessité du voyageur de boire du vin ou de l'eau-de-vie lorsqu'il est hors de la maison, est un pur non-sens.

Je n'ai pas peu voyagé dans ma vie, et j'ai compté que pendant une vingtaine d'années, j'ai voyagé au moins vingt mille milles par an ; j'ai traversé notre pays en longueur et en largeur, du Maine en Californie, et du Minnesota à la Floride. J'ai aussi voyagé en Europe, en Asie et en Afrique. Pourtant, je n'ai jamais trouvé d'endroit où il m'était nécessaire de boire du vin ou de l'eau-de-vie, ni même où j'estimais le vin du pays plus salubre que l'eau,

en jugeant des effets apparents sur ceux qui faisaient usage soit de l'un, soit de l'autre.

J'ai rencontré dans ma vie de l'eau assez mauvaise, eau calcaire, saumâtre, boueuse, sulfureuse, de l'eau de puits presque putride avec des végétaux en décomposition. J'ai bu de l'eau à travers un filtre de poche, puisé dans l'empreinte des sabots de mon cheval, sur un chemin après un orage, comme la seule manière d'étancher ma soif avec de l'eau. J'ai bu de l'eau des marais, dans les îles de la côte de la Caroline du Sud, lorsque je devais retenir mon haleine, à cause de la puanteur de l'eau. Mais j'étais sûr, dans toutes ces circonstances, que l'eau m'était plus salubre, comme boisson, que le vin, l'eût été, et que si j'y eus ajouté quelque chose pour l'assainir, il y avait moins de raison pour essayer le whisky ou l'eau-de-vie, que le gingembre ou la moutarde. Parmi tous les dangers personnels que j'ai rencontrés dans ma vie accidentée, je compte réellement l'usage de l'eau comme le moindre; et parmi tous les dangers personnels que j'ai eu l'occasion de noter chez les autres, depuis mes premiers souvenirs à aujourd'hui, je mets l'usage du vin parmi les plus grands.

Quelques années après la guerre civile des Etats-Unis, j'étais au bureau du Chirurgien-Général à Washington, rendant visite au Dr. Otis, dont j'avais été le compagnon d'arme, et qui s'occupait alors à compiler et à mettre en ordre sur un tableau les comptes-rendus médicaux de toute l'armée. Pendant le cours de la conversation, il me demanda comment il se faisait que ma santé endurât toutes les fatigues que j'avais eu à supporter à l'armée et en prison. Je lui répondis: «Eh bien, Docteur, je suppose que vous aurez de la peine à être d'accord avec moi, à cet égard. Je pense que ma santé se maintient si bien, parce que je laisse le whisky de côté. L'eau que nous avions était assez mauvaise; mais je pense qu'elle était meilleure que l'eau-de-vie, et j'en fis usage pendant toute la guerre. Je pense que mon abstinence totale fut ma sûreté. Je n'ai jamais emprunté le revenu du lendemain pour la dépense du jour; mais j'ai vécu de la force du jour chaque jour de la guerre.» Le Docteur répondit promptement: «Il y a quelques années, je n'aurais pas été d'accord avec vous sur ce point; mais maintenant nous sommes d'accord. Depuis que je compare dans ce bureau les bulletins de santé des régiments où les médecins refusaient de donner de l'eau-de-vie, avec ceux des régiments où l'eau-de-vie était librement accordée, je suis tellement convaincu du gain qu'il y a dans l'abstinence totale, que je suis surpris que tant de nos soldats vivent encore, malgré le whisky qu'on leur a donné.» Et tel qu'il en est du whisky en Amérique, ainsi en est-il avec le vin en Europe.

Sir Henry Tompson a dit récemment dans une lettre au journal *London Times*: «Je puis affirmer... sans hésitation, que le voyageur ordinaire n'a jamais à courir le risque de boire de l'eau empoisonnée. Je pourrais aussi ajouter ici, qu'il est également inutile de boire des liqueurs alcooliques d'aucune sorte... Pendant les dix dernières années, dont plus de deux ont été dépensées dans les hôtels du continent, je n'ai jamais employé d'autres liqueurs que du thé, du café et des eaux minérales.»

J'ai vu les effets pernicieux de l'habitude de boire du vin, à la maison et au dehors. Un grand nombre de mes compagnons de jeux et camarades d'école sont morts d'intempérance, ou sont ivrognes. Des hommes de ma connaissance, qui avaient plus

de capacité et une plus forte volonté que moi, se sont montrés incapables de résister à la tentation aux excès que fait naître l'habitude de boire du vin. Même la possession apparente d'un caractère chrétien n'a pas été le moins du monde une sauvegarde contre le danger de ceux qui jouent avec le mal. Des ministres de l'Évangile, par vingtaine, d'entre mes connaissances personnelles, ont été au nombre des victimes de l'intempérance. Et des épouses et des mères, aussi bien que des jeunes demoiselles, ont enflé la liste de ceux que j'ai connus ivrognes, parce qu'ils croyaient le vin sain et nécessaire. Dans le fait, j'ai peu connu de familles, dans toute ma vie, que la malédiction de l'intempérance n'ait pas, en quelque manière, flétries.

J'ai en mémoire le fils unique d'une mère chrétienne qui apprit à boire en voyageant avec sa mère; elle pensait que le vin était plus salubre que l'eau. Il est maintenant un idiot sans espérance et sans mérite. Il eût mieux valu pour lui, risquer de boire de l'eau ordinaire, comme je le faisais lorsque j'étais son compagnon de voyage. J'ai vu jour après jour, sur les steamers traversant l'Océan, et dans les hôtels en Europe, la rougeur du vin aux joues de jeunes épouses, de jeunes demoiselles et de jeunes gens, et je n'ai pas plus de doute qu'une grande partie de ces voyageurs, buveurs de vin, mourront ivrognes, que je n'en ai que l'eau descend la colline. Si un homme boit du vin lui-même, il ne remarquera pas si facilement l'effet du vin sur ses connaissances. Pourtant j'ai entendu un intelligent partisant des tables d'hôtel avec vin, dire que les effets du vin, en déliant sa langue et celles de jeunes demoiselles, ses commensales, était une des raisons qui lui font trouver le vin désirable.

Dire que le vin n'augmente pas l'intempérance dans les pays vinicoles, c'est dire que la Bible parle de non-sens, lorsqu'elle nous raconte que Noé fut ivre jusqu'à la stupidité, pour avoir pris du vin de sa vigne. Même si les hommes n'iaient le récit du vin de Noé, je pourrais témoigner que j'ai vu des hommes ivres du vin du pays, en Europe et en Amérique, et que je sais tant de dangers qu'il y a à boire du vin, parce qu'il mène à l'intempérance, que j'ai peur de boire du vin ou de la bière à la maison ou dehors, de crainte de devenir un ivrogne moi-même, sans compter le mauvais exemple que je donnerais à ceux qui sont plus faibles que moi; s'il en est.

Cela exige un peu de courage de ne point boire de vin dans les pays étrangers. En effet, presque tout renoncement renferme une lutte, à part le gouvernement de l'appétit. La coutume de ce monde est contre le renoncement à soi-même. L'usage du vin est la mode en Europe, et il faut avoir quelque force de caractère pour vouloir, n'importe où, passer comme singulier dans ses habitudes privées, ou dans une coutume sociale. De plus, ceux qui boivent diront constamment à ceux qui ne le font point qu'il n'y a pas de voie plus sûre que la leur. Si quelqu'un veut aller et venir comme membre de la Société de Tempérance, et pratiquer l'abstinence totale, il doit être bien décidé à s'en tenir à son propre jugement, comme la voie sûre et droite, malgré l'exemple, les engagements et les avertissements solennels de quelques bonnes personnes qui pensent et agissent différemment. Mais pourquoi ne devrait-on pas s'abstenir des boissons alcooliques? Il a le privilège de quitter le vin s'il le désire. Et s'il profite de ce privilège, il évite d'un côté un terrible danger, et de l'autre, il ne court aucun

risque. Pour mon compte, je crains de m'exposer en buvant modérément de ces boissons qui en ont entraîné un si grand nombre à en user sans modération. J'ai vu que l'usage du vin est partout dangereux. J'ai trouvé que partout, il est plus sûr de boire de l'eau que du vin. C'est là mon témoignage, sur la question du vin.

ENFANT EMPOISONNÉ PAR LE TABAC.

DANS une des écoles de Brooklyn, un garçon âgé de treize ans, naturellement très-vif et gai, devenait languissant et agité. Son visage était pâle et il avait des agitations nerveuses. Il fut obligé de quitter l'école; on prit des informations et on apprit qu'il était devenu fumeur de cigarettes. Quand on lui demanda pourquoi il n'avait pas quitté cette habitude, il répondit en pleurant qu'il avait essayé plusieurs fois, mais qu'il lui avait été impossible. Cette habitude croît d'une manière perfide et ses effets sont funestes. Les yeux, le cerveau, le système nerveux, la mémoire, le pouvoir de l'application en sont altérés. «Cen'est qu'une cigarette,» «ce n'est réellement que du poison.» Les médecins allemands et français ont protesté contre l'usage du tabac; et une assemblée de moniteurs d'école du dimanche et d'instituteurs fut dernièrement tenue en Angleterre pour le combattre. Cette assemblée était présidée par un éminent médecin de l'Hôpital Royal des Aveugles, qui déclara que beaucoup de maladies provenaient directement de l'usage du tabac. Parents, sauvez vos enfants de ce vice, si possible. Ne leur permettez pas de vous tromper. Plus tard ils deviendront grands et vous béniront de les avoir gardés de ce vice — *Christian Advocate*.

A LA JEUNESSE.

ALEXANDRE LE GRAND.

— LE —

SIÈGE DE TYR.

PAR JACOB ABBOTT.

DEUXIÈME ARTICLE.

LORSQUE l'orage eut cessé, et que le premier choc de chagrin et de déception eut passé de l'esprit des soldats, Alexandre se prépara à reprendre les travaux de la jetée avec une nouvelle vigueur. Les ouvriers commencèrent à la réparer, en l'agrandissant encore, de manière à en augmenter la force et la capacité. Ils traînèrent des arbres entiers sur ses bords, et les plongèrent, branches et tout, jusqu'au fond, pour y former une espèce de plate-forme, afin d'empêcher les pierres de s'enfoncer dans la vase. Ils construisirent de nouvelles tours et de nouveaux engins, les couvrant de peaux fraîches, afin de les mettre à l'abri du feu. De cette manière, ils avancèrent de nouveau et se rapprochèrent de plus en plus de la ville, et d'une manière plus menaçante et plus formidable que jamais.

Alexandre, trouvant que ses efforts étaient gênés par les vaisseaux tyriens, résolut de rassembler et d'équiper une flotte à lui. C'est ce qu'il fit à Sidon, ville à peu de distance au nord de Tyr. Il s'embarqua lui-même avec sa flotte et l'amena dans les eaux de Tyr. Par ce moyen, il eut plusieurs fois l'avantage sur les Tyriens. Il attacha plusieurs vaisseaux deux à deux, et les plaçant non loin les uns des autres, il couvrit

les espaces de planches, sur lesquelles les soldats pouvaient se tenir et combattre comme sur une plate-forme. Ils y construisirent aussi des machines pour attaquer la ville. Ces machines étaient de diverses espèces. Il y en avait qu'on appelait, le bélier, qui était une longue et lourde pièce de bois armée de fer ou de cuivre. Ce bélier était suspendu à une chaîne par le milieu, de sorte qu'il pouvait être balancé en avant et en arrière par les soldats, la tête frappant chaque fois contre les murs, et les renversant parfois très-rapidement. Ils avaient aussi des machines pour lancer de grosses pierres ou des poutres de bois par le moyen de la force élastique de fortes barres de bois ou d'acier, ou par le moyen de cordes fortement tordues. La partie de la machine sur laquelle était posée la pierre, était tendue en arrière, par la force réunie de plusieurs soldats, et alors la machine étant lâchée, la pierre était lancée en l'air avec une vitesse et une force prodigieuses.

Les doubles galères d'Alexandre répondirent très-bien au but tant que les eaux furent calmes; mais quelquefois elles furent partagées par la houle, et le mouvement des vagues les tordait et les brisait, de sorte que les plates-formes étaient coupées en deux et les hommes précipités dans la mer. De telles difficultés inattendues et formidables s'élevaient continuellement. Pourtant, malgré toutes ces choses, Alexandre persévéra. Les Tyriens, se voyant pressés de plus en plus, et considérant que les dangers imminants grossissaient de jour en jour, se décidèrent à la fin à envoyer un grand nombre de femmes et d'enfants à Carthage, qui était une grande ville commerçante du nord de l'Afrique. Ils étaient résolus à ne point se soumettre à Alexandre, mais à pousser la résistance jusqu'à la dernière extrémité. Sachant aussi que les scènes finales d'un siège, surtout lorsque la ville est prise par force, sont horribles au-dessus de toute description, ils désiraient sauver leurs femmes, leurs filles et leurs faibles enfants de ces scènes d'horreur.

Et comme le siège avançait, les parties s'irritaient de plus en plus l'une contre l'autre. Ils traitaient les captifs qu'ils prenaient de l'un ou de l'autre côté, de plus en plus cruellement, chacun pensant venger de plus grandes injures de la part de l'autre. Les Macédoniens s'approchaient de plus en plus de la ville. Les ressources des malheureux habitants étaient graduellement enlevées, et leurs forces épuisées. Les machines approchaient de plus en plus des murailles, jusqu'à ce que les béliers les frappèrent directement, et que des brèches commencèrent à être faites. Enfin, une grande brèche, du côté du sud fut trouvée «praticable», comme ils l'appelaient. Alexandre commença à préparer la dernière lutte, et les Tyriens virent devant eux l'horrible perspective d'être pris d'assaut.

Pourtant ils ne voulurent pas se soumettre. La soumission ne leur aurait pas fait grand bien, quoiqu'elle en eût sauvé quelques-unes des dernières horreurs du siège. Alexandre était extrêmement exaspéré par la longue résistance que les Tyriens avaient faite. Ils n'auraient probablement pas pu éviter la destruction, mais ils auraient pu peut-être l'empêcher de venir sur eux dans une proportion aussi terrible que l'irruption de trente mille soldats furieux, se précipitant à travers les brèches de leurs murailles pour prendre leur ville d'assaut.

La brèche par laquelle Alexandre se proposait de forcer son passage était du côté du sud. Il prépara un certain nombre de vaisseaux sur lesquels il fit élever des pla-

tes-formes disposées de telle manière qu'en approchant des murailles, elles pussent être posées et former un pont d'où les hommes pussent passer sur les parties brisées de la muraille, et monter plus haut par la brèche.

Ce plan réussit. Les vaisseaux avancèrent vers les places où ils devaient aborder. Les ponts furent posés. Les soldats passèrent au pied des murailles. Ils grimpèrent à travers la brèche pour atteindre les créneaux, quoique les Tyriens se tinssent en foule au passage, et fissent la résistance la plus désespérée. Des centaines de soldats furent tués par des javelots, des flèches et des pierres, et leurs corps précipités dans la mer. Les autres, sans prendre garde à leurs camarades qui tombaient, dominant les horribles cris des soldats écrasés et mourants, par leurs propres cris de rage et de fureur, se pressaient à travers les murailles brisées, jusqu'à ce qu'ils atteignirent le haut des créneaux. La colonne pressée suivit alors le haut de la muraille, jusqu'à ce qu'elle arriva aux escaliers et aux pentes par lesquelles elle put descendre dans la ville, et se précipitant par toutes ses avenues, ils se répandirent dans les rues, et satisfirent leur haine et leur rage accumulées depuis sept longs mois; ils se jetèrent dans les maisons et tuèrent et détruisirent tout ce qui leur tomba sous la main. Ainsi, la ville fut prise d'assaut.

Après que les soldats furent fatigués de tuer les malheureux habitants de Tyr, ils trouvèrent que beaucoup étaient encore demeurés en vie, et Alexandre ternit le caractère de générosité et d'indulgence qui l'avait distingué jusqu'alors, par la cruauté avec laquelle il les traita. Il en est qui furent exécutés, d'autres jetés dans la mer, et on dit même que deux mille furent crucifiés le long des bords de la mer. Cela peut signifier que leurs corps furent mis en croix après avoir été mis à mort d'une manière moins cruelle que la crucifixion. Quoi qu'il en soit, nous trouvons dès cette époque, de fréquentes indications qui nous montrent que la prospérité et la puissance commençaient à exercer leur influence, habituellement pernicieuse, sur le caractère d'Alexandre. Il devint hautain, impérieux et cruel. Il perdit la modestie et l'amabilité qui semblaient le caractériser dans la première partie de sa vie, et commença à revêtir le caractère moral d'un héros militaire, aussi bien qu'à accomplir les exploits.

Un bon exemple en est donné dans la réponse qu'il fit à Darius, vers l'époque de la prise de Tyr, et à la suite d'une seconde communication par laquelle le roi de Perse lui faisait des propositions de paix. Darius lui offrait une grande somme d'argent pour la rançon de sa mère, de son épouse et de son enfant, et lui accordait toute la contrée qu'il avait conquise, y compris tout le territoire à l'ouest de l'Euphrate. Il lui offrait aussi sa fille Statira en mariage. Il lui recommandait d'accepter ces conditions, et de se contenter des possessions qu'il avait déjà acquises; qu'il ne devait pas espérer réussir, s'il essayait de traverser les puissants fleuves de l'est qui arrêteraient sa marche vers les possessions de la Perse.

Alexandre répliqua que s'il voulait marier sa fille, il pourrait le faire sans son consentement; quant à la rançon, il n'avait pas besoin d'argent; qu'à l'égard de l'offre de Darius de lui donner tout l'est de l'Euphrate, c'était absurde pour un homme de parler de donner ce qui ne devait plus longtemps lui appartenir; qu'il avait traversé trop de mers dans ses expéditions militaires, depuis qu'il avait quitté la Macédoine, pour s'inquiéter des fleuves qui se trouveraient sur son che-

min, et qu'il continuerait à poursuivre Darius dans quelque lieu qu'il pût se retirer pour chercher sûreté et protection, et il ne doutait pas de le trouver et de le vaincre à la fin.

C'était un dur et cruel message à envoyer à ce malheureux monarque auquel il avait tellement nui. Parménion lui conseillait d'accepter les offres de Darius. «J'accepterais», disait-il, «si j'étais Alexandre». «Oui», dit Alexandre, «c'est ce que je ferais, si j'étais Parménion». Quelle réponse de la part d'un jeune homme de vingt-deux ans, à un vénérable général de soixante ans qui avait été un ami si éprouvé et si fidèle, et un adjoint si actif à son père et à lui-même pendant un si grand nombre d'années.

Le siège et la prise de Tyr a toujours été considérée comme un des plus grands exploits d'Alexandre. La hardiesse, la persévérance, l'indomptable énergie que lui et son armée montrèrent durant les sept mois de leurs travaux herculéens, attirèrent l'admiration du monde. Et pourtant nos sentiments de sympathie pour son caractère, et l'intérêt que nous prenions à son entreprise se trouvent quelque peu aliénés par ces indices d'orgueil, de hauteur et de cruauté qui commencèrent à paraître. Pendant que, dans notre estime, il s'élève comme un héros militaire, il commence à baisser comme homme.

Et pourtant le changement ne fut pas soudain. Il supporta pendant le siège les privations et les difficultés que les soldats avaient à endurer; et il était toujours prêt à partager les dangers auxquels ils s'exposaient. Une nuit il était avec une troupe de soldats dans les montagnes. Parmi ceux qui le suivaient immédiatement, se trouvait Lysimaque, un de ses anciens précepteurs qui aimait toujours à l'accompagner dans de semblables occasions. Lysimaque était avancé en âge et quelque peu infirme, et ne pouvait conséquemment suivre le reste de la troupe. Alexandre resta avec Lysimaque, et ordonna aux autres d'aller en avant. A la fin, le chemin devint si raboteux qu'ils durent descendre de leurs montures et marcher. Finalement, ils perdirent leur chemin et se virent obligés de s'arrêter pour passer la nuit. Ils n'avaient point de feu. Ils virent pourtant à une certaine distance, flamber quelques feux de camp, qui appartenaient aux tribus barbares contre lesquelles l'expédition était dirigée. Alexandre alla au plus proche. Il y avait là deux hommes couchés, qui avaient été placés là pour entretenir le feu. Il s'avança secrètement vers eux et les tua, probablement pendant leur sommeil. Il prit alors un brandon de leur feu, le porta à son propre campement, où il fit un grand feu pour lui et Lysimaque, et ils passèrent la nuit à l'aise et en sûreté. Voilà le récit. A quel point doit-on y accorder crédit? Chaque lecteur en jugera pour lui-même. Une chose est certaine pourtant, c'est qu'il y a beaucoup de héros militaires desquels on n'aurait pas même inventé de tels contes.

PRENDS l'habitude de faire de Dieu la dernière de tes pensées, la nuit quand tu t'endors, et la première pensée, le matin, quand tu t'éveilles; ainsi, ton imagination sera sanctifiée la nuit, et ton jugement redressé le jour; ainsi ton repos sera paisible et tes travaux prospères.—*Quarles.*

—DES afflictions extraordinaires ne sont pas toujours la punition de péchés extraordinaires, mais quelquefois l'épreuve de grâces extraordinaires.

LES SIGNES DES TEMPS

„Heureux ceux qui font ses commandements“

BALE (SUISSE), DÉCEMBRE 1881.

J. N. ANDREWS, }
URIAH SMITH, } RÉDACTEURS

L'ESPRIT DE SECTE.

QUELQUES personnes ont parlé contre notre journal, l'accusant d'esprit sectaire; mais cette accusation est tout à fait injuste. Il est vrai que nous proclamons plusieurs doctrines qui ne sont pas généralement adoptées par le public, et il est également vrai que nous tenons ces doctrines comme très-importantes. Mais cela ne fait pas de notre journal une feuille sectaire. Si l'on nous dit que nous sommes sectaires parce que la majorité est contre nous, nous répondons que le fait d'être de la minorité ne rend personne sectaire. Si cela était, alors les vrais serviteurs de Dieu, dans tous les âges, ont été sectaires.

Noé était en minorité, de même Lot. Caleb et Josué étaient en minorité. Il en fut ainsi d'Elie et de tous les prophètes de Dieu. St. Paul était en minorité à Athènes. Ceux qui s'élevèrent contre les erreurs de Rome, durant les âges de ténèbres morales, se trouvèrent toujours en minorité. Cela ne constitue pas non plus l'esprit sectaire de soutenir avec ardeur tout ce que nous trouvons clairement enseigné dans la Bible. A moins que l'erreur ait le même prix que la vérité, les amis de la vérité ne sont pas seulement justifiés de la proclamer ardemment, mais ils sont sous l'obligation la plus sacrée d'être fervents dans leurs efforts pour la soutenir.

Les hommes que nous avons nommés comme étant en minorité, ne furent pas plus distingués par le fait qu'ils étaient en minorité, qu'ils l'étaient par le fait qu'ils étaient très-zélés dans la défense de ces vérités que condamnait le plus grand nombre. Proclamer ardemment une vérité impopulaire, et être obligé de rencontrer une forte opposition de la part de ceux qui sont en majorité, ne rend pas un homme sectaire. L'esprit sectaire se rencontre plus souvent chez ceux qui sont en majorité, que chez ceux qui sont en minorité. La question n'est point qu'une doctrine soit populaire, mais qu'elle soit enseignée dans la Bible.

Les hommes sont sectaires quand ils sont poussés par des motifs égoïstes, et par l'esprit de parti. Ils sont sectaires quand ils cherchent à gagner de la renommée en établissant des partis qui les honorent, plutôt que d'honorer Dieu. Les hommes sont sectaires quand ils «retiennent la vérité dans l'injustice»; lorsque, au lieu d'être convertis eux-mêmes par la vérité, ils se servent de la vérité dans le but de condamner les autres, ou pour tout autre motif que la gloire de Dieu.

Ainsi les hommes peuvent être sectaires en faisant un mauvais usage de la vérité, quoique cet esprit soit généralement fondé

sur l'erreur. Quand les hommes travaillent dans des intentions droites, en faveur de la vérité, ils ne sont point des sectaires, quoique tout le monde leur soit opposé. Mais lorsque les hommes négligent de se convertir eux-mêmes par la vérité, et ne se servent de la vérité que pour vaincre les autres, ou lorsqu'ils défendent des erreurs et cherchent à attirer des disciples après eux, alors ils peuvent justement être accusés d'esprits sectaires.

Mais nous croyons que cette accusation ne peut être faite avec quelque justice contre notre journal. Nous ne prétendons pas à l'infaillibilité. Nous n'affirmons pas que nous connaissons toute la vérité. Nous ne prétendons pas qu'aucun homme ne peut être sauvé, à moins de croire exactement comme nous. Au contraire, nous nous efforçons de reconnaître tout ce que nous trouvons de bon chez les autres, quelque éloignés qu'ils soient de croire comme nous en quelque autre chose.

Nous condamnons fortement l'erreur, mais nous évitons soigneusement de juger de notre prochain. Nous disons aux autres, en leur présentant nos doctrines: Voici d'importantes vérités, et voici les raisons qui nous convainquent que ces choses sont vraies. Nous sommes responsables envers Dieu de les faire connaître, et nous vous prions d'agir à l'égard de ces choses comme devant en rendre compte. Nous disons que tout homme est responsable envers Dieu, non-seulement pour obéir aux vérités qu'il a apprises, mais aussi pour employer tous les moyens qu'il a en son pouvoir d'apprendre la volonté de Dieu; et que le Jugement du dernier jour se rapportera à la fidélité ou à l'infidélité avec laquelle les hommes ont agi à cet égard.

Les doctrines dans lesquelles nous différons des autres peuvent être énoncées ainsi:

1° Que les écrits prophétiques montrent que le second avènement de Christ et le jour du Jugement doivent être maintenant à la porte.

2° Que la loi de Dieu est la règle parfaite de moralité, et que l'Evangile de Christ n'est point donné dans le but d'abolir les dix commandements, mais pour rendre le chrétien capable d'accomplir la justice de la loi.

3° Que quoique dans tous les âges, les hommes aient été sauvés par la grâce de Dieu, cette grâce n'est pas donnée dans le but d'excuser la désobéissance, mais de rendre l'obéissance possible.

4° Que c'est le devoir de toute la famille humaine de reconnaître Dieu comme le Créateur des cieux et de la terre, en observant le jour qu'il a sanctifié, comme le mémorial de l'œuvre de la création.

5° Que «Dieu seul a l'immortalité». Que les hommes doivent rechercher l'immortalité en persévérant à bien faire. Et que les justes recevront l'immortalité au son de la dernière trompette. Que les hommes ne sont ni récompensés, ni punis, avant d'avoir été premièrement jugés; et qu'au jour du Jugement, les justes hériteront la vie éternelle, et les méchants souffriront la seconde mort, par quoi ils seront entièrement

dévorés ou consumés; après quoi il y aura un univers purifié, dans lequel les êtres saints pourront seuls vivre.

6° Que la mort, l'ensevelissement et la résurrection de notre Seigneur Jésus-Christ doivent être commémorés par la célébration de la Cène et par l'ensevelissement avec Christ dans le baptême.

7° Que les hommes doivent s'abstenir de l'usage de toutes boissons enivrantes et de l'usage du tabac, sous quelle forme que ce soit.

8° Finalement, que la conversion à Dieu ou la circoncision du cœur consiste dans un changement miraculeux, opéré par le Saint-Esprit, par lequel la loi de péché est ôtée du cœur, et la loi de Dieu est écrite dans le cœur; et que la grâce de Dieu continuera son œuvre de transformation pendant la vie entière du chrétien, jusqu'à ce qu'il soit parfait et qu'il ne lui manque rien.

Nous croyons que ces choses sont vraies, et nous savons que si elles sont vraies, elles sont très-importantes. Nous ne faisons pas la guerre aux hommes, mais à l'erreur et nous conjurons ceux qui lisent notre journal de s'abstenir de nous dénoncer comme enseignant la mal, jusqu'à ce qu'ils aient bien pesé les raisons que nous présentons pour défendre notre doctrine et notre œuvre.

J. N. A.

L'AMOUR DE DIEU.

L'AMOUR de Dieu envers l'homme déchu apparaît partout dans la Bible. Dieu n'aime pas le péché et ne passera pas légèrement par dessus. Mais il a une tendre pitié envers les pécheurs, et il fait tout effort pour les sauver de la ruine. Il n'attend pas qu'ils se détournent du péché, pour les inviter à aller à lui; mais pendant qu'ils sont encore dans leurs péchés, il leur envoie la lumière de sa vérité, et la tendre et douce influence de son Esprit, pour leur faire voir leur fatale condition, et pour les incliner à recevoir ses offres de miséricorde.

Et quoique les hommes rejettent la lumière qui leur vient du ciel, et résistent à l'influence de l'Esprit de Dieu, la condescendance du Dieu du ciel est si grande, qu'il continue de plaider avec eux, année après année, et les conjure de se repentir. Il y a sans doute un temps où l'Esprit de Dieu cesse de contester avec les hommes; mais ce n'est qu'après avoir été souvent contristé et repoussé.

Dieu est amour. Sa bonté est infinie. Sa bienveillance et ses compassions sont au-dessus des faibles puissances de notre compréhension; la longueur, la largeur, la profondeur et la hauteur de son amour sont incommensurables. Il ne permettra point que les hommes pèchent contre lui, et il ne supportera point de méchanceté d'aucune sorte en sa présence. Mais il ne désire pas seulement pardonner à ceux qui pèchent, mais il cherche par tous les moyens, à amener l'homme à la repentance.

C'est un malheur pour nous, que nous héritions une nature déchue. Mais Dieu ne nous laisse pas dans cette situation pitoyable, sans pourvoir au moyen de nous secourir parfaitement. Nous pouvons obtenir le pardon de nos péchés par le sang de notre Seigneur Jésus-Christ; et nous pouvons recevoir sa grâce dans nos cœurs, par laquelle notre nature entière peut être transformée,

et devenir chaque jour de plus en plus semblable à Christ, jusqu'à ce qu'enfin, nous portions sa parfaite image.

Dieu invite gracieusement tout membre de notre race à prendre part à son grand salut. Il nous invite à aller à lui maintenant, et nous donne l'assurance propice qu'il nous recevra. La grâce de Dieu changera notre mauvaise nature, jusqu'à ce que le mal soit entièrement subjugué dans nos cœurs, et jusqu'à ce que l'amour de Dieu soit perfectionné en nous. Et quand ce grand changement moral aura eu lieu, et que l'œuvre de la grâce sera accomplie en nous, nous serons alors préparés pour le royaume de Dieu. Et quand viendra le temps de la résurrection des justes, l'Esprit de Dieu ranimera nos corps mortels, et les rendra immortels, et nous serons alors rendus semblables aux anges de Dieu.

Dieu veut le salut des hommes coupables. Il leur en a donné le gage dans la mort de son Fils. Il invite chacun de nous à prendre part à son grand salut, et nous engage à venir maintenant. Ne négligeons point cette généreuse invitation.

RELATION ENTRE LA LOI ET LA GRACE DE DIEU.

CINQUIÈME ET DERNIER ARTICLE.

CHAPITRE I.

LA LOI COMMANDE A L'HOMME D'AIMER DIEU DE TOUT SON CŒUR—L'ÉVANGILE N'AFFAIBLIT PAS CE COMMANDEMENT, MAIS DONNE LE POUVOIR DE L'ACCOMPLIR.

Le premier argument que présente ensuite Mr. C. H. M. contre l'obligation du chrétien d'accomplir la loi de Dieu se lit ainsi :

„Si nous considérons la loi, dans ses deux grandes divisions, elle dit à l'homme d'aimer Dieu de tout son cœur, de toute son âme et de toute sa pensée, et d'aimer son prochain comme lui-même. Ceci est le résumé de la loi. C'est là, et rien de moins, ce que demande la loi. Mais quand a-t-il jamais été répondu à cette demande par aucun membre de la postérité déchue d'Adam? Où est l'homme qui puisse dire qu'il aime Dieu de cette manière? „Le cœur charnel (c'est-à-dire l'esprit que nous avons par nature), est inimitié contre Dieu.“ L'homme hait Dieu et ses voies. Page 10.

L'Évangile de Christ demande-t-il un moindre degré d'amour que celui qui est exigé dans la loi de Dieu? S'il ne le fait pas, alors la demande de Dieu n'est pas affaiblie par l'Évangile. Mais si l'Évangile offre de sauver les hommes qui aiment Dieu en partie et donnent leurs autres affections au monde et au péché, alors, en effet, l'Évangile, non-seulement détruit la loi de Dieu, mais il sauve les hommes dans le mal. Dieu possède une partie du cœur, et Satan le reste. Mais nous croyons que même Mr. C. H. M., après réflexion, reconnaîtra avec nous que l'Évangile demande que l'homme aime Dieu de toute la force qui lui a été donnée; et qu'il aime son prochain comme lui-même; et que l'Évangile n'a ni changé, ni diminué au moindre degré le commandement d'aimer Dieu de tout son cœur, de toute son âme, et de toute sa pensée.

Quelle est donc la différence entre la loi et l'Évangile? La loi fait connaître le devoir de l'homme, et l'Évangile donne le pouvoir de l'accomplir. Mais si ceci est vrai, tout l'argument de Mr. C. H. M. est renversé. Car la différence entre lui et nous peut être ainsi exprimée: Nous soutenons que la grâce de Dieu est donnée aux hommes pour les rendre capables d'accomplir la

loi de Dieu; il soutient que la grâce de Dieu est donnée pour excuser les hommes de transgresser cette loi. S'il nie ceci, et qu'il dise que la grâce de Dieu est accordée pour rendre capable d'aimer Dieu de tout son cœur, alors nous disons que tout ce qu'il a écrit pour prouver que la grâce de Dieu et la loi de Dieu ne peuvent s'unir dans le salut de l'homme, est reconnu, par lui, comme étant faux; et tout ce que nous avons dit de la nécessité d'accomplir la loi de Dieu par l'assistance de sa grâce est virtuellement reconnu être vrai.

Mais Mr. C. H. M. avance la déclaration que le cœur est inimitié contre Dieu pour prouver qu'il est impossible au chrétien d'aimer Dieu de tout son cœur. Ceci serait un bon argument pour prouver que les hommes inconvertis ne peuvent aimer Dieu de cette manière, mais le chrétien ne peut alléguer cela comme excuse d'incapacité d'aimer Dieu de tout son cœur. Les neuf premiers versets de Rom. 8 montrent que lorsque les hommes sont convertis à Dieu, l'esprit charnel, ou loi de péché, qui n'est pas soumis à la loi de Dieu, est ôté de leur cœur, et ils reçoivent le secours de Dieu pour accomplir la justice de la loi. Ceux qui n'ont pas été délivrés de l'esprit charnel sont encore inconvertis, et au lieu de prétexter que l'esprit charnel rend impossible l'accomplissement de la loi de Dieu, ils devraient se convertir à l'Évangile de Christ, et chercher à être délivrés par lui de l'esprit charnel; alors, non-seulement il leur serait possible d'aimer Dieu, mais ce serait dans leur nature de le faire. Ce n'est pas la loi de Dieu qui a besoin d'être mise de côté, mais c'est le cœur inconverti qui a besoin d'être circonci par l'enlèvement de l'esprit charnel.

Mr. C. H. M. s'écrie: «Quand a-t-il jamais été répondu à cette demande, [que l'homme doit aimer Dieu de tout son cœur] par aucun membre de la postérité déchue d'Adam?» S'il veut dire: Quel homme inconverti a jamais fait cela, nous répondons: Pas un seul. Mais s'il nous défie de montrer des individus qui ont été délivrés de l'esprit charnel, de sorte qu'ils ont, par la grâce de Dieu, aimé Dieu suprêmement, nous nommerons, par exemple, Hénoc et Elie qui marchèrent avec Dieu et furent transportés au ciel; l'auteur du Ps. 1, qui méditait jour et nuit dans la loi de Dieu; l'auteur du Ps. 119, qui exprime son admiration pour la loi de Dieu, dans chaque verset de ce psaume; et les apôtres St.-Paul et St.-Jean, qui furent certainement rendus parfaits dans l'amour.

CHAPITRE II.

LA PREMIÈRE RELATION DE L'HOMME AVEC LA LOI, NE FUT PAS AU SINAÏ, MAIS EN EDEN, OU DIEU PLAÇA CETTE LOI DANS LE CŒUR D'ADAM; ET LE BUT PRIMITIF DE LA LOI NE FUT PAS DE CONDAMNER L'HOMME, MAIS DE L'AMENER DANS LA JUSTICE; L'ÉVANGILE, AU CONTRAIRE, FUT DONNÉ POUR SAUVER L'HOMME DU PÉCHÉ ET POUR RÉTABLIR LA LOI DE DIEU DANS SON CŒUR.

Mr. C. H. M. continue son argument contre la loi de Dieu de cette manière:

„Mais la loi peut-elle produire cet amour de Dieu dans le cœur de l'homme? Était-ce là son dessein? Point du tout, car la loi produit la colère. La loi trouve l'homme dans un état d'inimitié contre Dieu; et sans jamais changer cet état—car telle n'était pas son affaire—elle lui commande d'aimer Dieu de tout son cœur, et le maudit s'il ne le fait pas. Ce n'était point l'affaire de la loi de changer ou d'améliorer la nature de l'homme; et encore ne pourrait-elle communi-

quer aucun pouvoir pour accomplir ses justes exigences. Elle dit: „Fais ces choses et tu vivras.“ Elle commandait à l'homme d'aimer Dieu. Elle ne révélait pas ce que Dieu était à l'homme même dans sa culpabilité et sa ruine, mais dit à l'homme ce qu'il devrait être à l'égard de Dieu. C'était une œuvre lugubre.“ Pages 10, 11.

Mr. C. H. M. suppose que lorsqu'il a prouvé que la loi n'a pas l'office de l'Évangile, et qu'elle n'a pas le pouvoir de pardonner les péchés, il a aussi prouvé que la loi n'est pas la règle par laquelle le chrétien doit régler sa conduite. Mais ceci n'est pas du tout un argument contre l'autorité de la loi de Dieu, quoique Mr. C. H. M. le répète si souvent. La loi est le fil à plomb qui montre qu'une chose est perpendiculaire. L'Évangile est l'instrument par lequel ce qui incline peut être rétabli dans la perpendicularité perdue. Mais lorsque cette restauration a eu lieu, le fil à plomb indique que le défaut a été corrigé. Ainsi, quand l'Évangile corrige ce que la loi condamne, la personne ainsi changée sera amenée dans un état de parfaite harmonie avec la loi de Dieu. On ne peut nier la vérité de ce raisonnement, et cela montre que ceux qui cherchent à établir un conflit entre l'Évangile de Christ et la loi morale, n'enseignent pas la vérité de Dieu.

Lorsque la loi de Dieu survint au Sinaï, elle trouva l'homme dans le péché, et elle affirma son autorité en révélant la grandeur de sa culpabilité. Rom. 5:20. Mais Mr. C. H. M. se trompe grandement en supposant que la relation entre l'homme et la loi de Dieu commença au Sinaï, et que le principal but de la loi était de révéler le péché de l'homme, et de lui montrer qu'il était justement condamné par Dieu. Dans les articles précédents, nous avons montré par plusieurs faits que la loi de Dieu fut placée dans le cœur d'Adam à sa création et que c'est pour cette raison que tous les hommes ont, par nature, l'œuvre de la loi de Dieu écrite dans leurs cœurs. Rom. 2:14, 15. La loi de péché, ou affection de la chair, trouvant place dans le cœur de l'homme, par suite de la chute d'Adam, et ce qui fait qu'il est impossible aux hommes inconvertis d'obéir à la loi de Dieu. Mais pendant qu'Adam demeura dans son état d'innocence, il lui était parfaitement naturel d'aimer Dieu de tout son cœur et de toute sa force, et d'observer parfaitement tous les préceptes de moralité contenus dans la loi de Dieu.

Si la famille humaine n'avait pas perdu son innocence, il eût été parfaitement naturel pour l'humanité, dans tous les âges, de marcher devant Dieu dans une parfaite droiture. Ce fut le dessein originel du Créateur, en mettant d'abord l'homme en relation avec sa loi, de le faire marcher en parfaite droiture devant Dieu. Mais lorsque l'homme devint pécheur, une nouvelle relation fut créée entre l'homme et la loi. L'œuvre de la loi fut alors de révéler le devoir de l'homme envers Dieu, et de le condamner comme transgresseur. Lorsque Mr. C. H. M. représente ceci comme le dessein primitif de la loi de Dieu, il se trompe grandement.

La loi fut exactement adaptée à la capacité de l'homme lorsqu'elle entra en relation avec lui. Mais à présent, avant que l'homme puisse obéir à la loi de Dieu, il a besoin d'être converti, c'est-à-dire, il faut que son cœur charnel, ou loi de péché, qui est une inimitié contre Dieu, et qui, par suite de la chute, fit partie de la nature de l'homme, soit retranché du cœur et ait alors la loi de Dieu écrite dans son cœur par le St.-Esprit; car l'œuvre de la loi qui existe maintenant dans son cœur naturellement, n'est

qu'une copie gâtée et imparfaite. Lorsque cette grande œuvre de conversion a été accomplie, il est possible à l'homme d'accomplir la justice de la loi, et d'aimer Dieu d'un suprême et parfait amour.

CHAPITRE III.

LA MORALITÉ DE L'ÉVANGILE N'EST PAS INFÉRIEURE A CELLE DE LA LOI DE DIEU.

Mr. C. H. M. continue son argument de cette manière :

„De nouveau, „Tu aimeras ton prochain comme toi-même.“ „L'homme naturel“ peut-il faire cela? Aime-t-il son prochain comme lui-même? Est-ce le principe qui domine dans les chambres de commerce, les maisons de change, les banques, les foires, les marchés de ce monde? Hélas! non. L'homme n'aime pas son prochain comme lui-même. Sans doute, qu'il devrait faire cela; et s'il était juste, il le ferait. Mais alors, il est mauvais—entièrement mauvais—et à moins d'être „né de nouveau,“ de la Parole de l'Esprit de Dieu, il ne peut voir le royaume de Dieu, ni entrer dedans. La loi ne peut produire cette nouvelle naissance.“ Page 11.

Mr. C. H. M. n'a pas besoin de perdre un moment à prouver que l'homme inconverti ne peut pas obéir à la loi de Dieu; et pourtant il s'efforce de prouver cela, comme s'il pensait que, s'il pouvait réussir dans sa tâche, il aurait alors prouvé que les chrétiens ne peuvent obéir à la loi de Dieu. Nous admettons volontiers qu'un homme inconverti ne peut aimer son prochain comme lui-même, mais nous maintenons, qu'un homme qui est vraiment converti accomplira ce précepte de la loi de Dieu, et qu'aucun homme n'entrera au royaume de Dieu, qui n'aime pas ainsi son prochain. Si Mr. C. H. M. nie cela, alors il doit soutenir que la moralité de l'Évangile est beaucoup inférieure à celle de la loi de Dieu, et que l'Évangile de Christ, sauve les hommes dans l'égoïsme que condamne la loi de Dieu. Nous sommes d'accord avec lui que c'est l'Évangile qui change la nature de l'homme. Mais nous ne l'approuvons point, lorsqu'il dit que, lorsque la nature de l'homme est changée, il est encore incapable d'accomplir la loi de Dieu.

CHAPITRE IV.

DERNIÈRES REMARQUES.

A LA fin d'Exode 20, Dieu donna aux enfants d'Israël la permission de faire un autel de pierre, sur lequel ils offriraient des sacrifices; mais il leur défendit de tailler les pierres, ou de faire des degrés pour monter à son autel. Ex. 20:24-26. Mr. C. H. M. suppose que ceci signifie que l'homme doit adorer Dieu, sans chercher à obéir à ses commandements, et que chercher à être un observateur des commandements, c'est lever l'instrument de la légalité et tenter de tailler les pierres de l'autel, et que c'est également tenter de monter à l'autel par les degrés de la propre justice. Mais ceci n'est pas un argument, ce n'est que le produit de son imagination.

Supposons qu'un voleur ou un menteur apporte une offrande à cet autel, afin d'obtenir le pardon pour acte de mauvaise foi ou mensonge. Et supposons de plus que le sacrificateur lui demande s'il a l'intention de quitter ses mauvaises habitudes, et que le pécheur réponde: «Je ne suis pas un observateur, mais un adorateur, et je n'ai pas l'intention d'offenser Dieu par ma propre justice.» Que lui répondrait la sacrificateur? Que lui dirait Mr. C. H. M.? Ils ne pourraient lui donner qu'une réponse: «Si vous n'êtes pas décidé à renoncer au

vol et au mensonge, c'est en vain que vous vous présentez devant Dieu pour lui demander le pardon de vos péchés.»

Il y a pourtant une leçon évidente dans la défense de tailler les pierres de l'autel de Dieu. C'est que l'homme ne doit pas changer les ordonnances de Dieu, ni leur porter atteinte quand ils se présentent devant Dieu pour l'adorer. Il doit adorer Dieu en observant les ordonnances qu'il a instituées et il ne doit pas changer les ordonnances de Dieu, ni en instituer d'autres, car c'est une rébellion contre Dieu—espèce de rébellion aussi, qui a prévalu dans tous les âges, comme dans le changement du Sabbat, dans le changement de l'ordonnance du baptême et de la Cène, et en plusieurs autres choses.

Nous nions que la grâce de Dieu soit en conflit avec sa loi. Nous soutenons que la loi de Dieu condamne justement le pécheur et qu'aucun homme puisse obtenir le pardon par l'Évangile de Christ avant d'avoir renoncé à toute propre justice, en reconnaissant qu'il est justement condamné par la loi de Dieu. Nous enseignons de plus que c'est l'œuvre de la grâce de Dieu, d'ôter du cœur du pécheur l'esprit charnel, ou loi de péché, et d'écrire dans le cœur, une copie parfaite de la loi de Dieu; et que l'œuvre de la grâce de Dieu doit se poursuivre chez tous ceux qui entreront dans son royaume, jusqu'à ce que l'amour de Dieu soit perfectionné en eux, de sorte qu'ils aiment Dieu de tout leur cœur, et de toute leur âme et de toute leur force; et jusqu'à ce qu'ils soient trouvés parfaits et ne manquant de rien. Lorsque l'œuvre de la grâce de Dieu sera ainsi perfectionnée, ils seront reconnus dignes de la gloire immortelle, dans le royaume de Dieu. J. N. A.

PENSÉES CRITIQUES ET PRATIQUES

—SUR—

L'APOCALYPSE.

EXPLICATION DU CHAPITRE 20:7-15.

LA PREMIÈRE ET LA SECONDE RÉSURRECTION.

VERSETS 7-11. „Et quand les mille ans seront accomplis, Satan sera délié de sa prison; et il sortira pour séduire les nations qui sont aux quatre coins de la terre Gog et Magog; et il les assemblera pour combattre; et leur nombre est comme celui du sable de la mer. Et ils monteront sur toute l'étendue de la terre, et ils environneront le camp des saints et la cité chérie; mais Dieu fit descendre du feu du ciel, qui les dévora. Et le diable qui les séduisait, fut jeté dans l'étang de feu et de soufre, où sont la bête et le faux prophète; et ils seront tourmentés jour et nuit aux siècles des siècles.“

A la fin des mille ans, la sainte ville, la Nouvelle Jérusalem, dans laquelle les saints ont habité dans le ciel durant cette période, descend, et est placée sur la terre, et devient le camp des saints, autour duquel les méchants ressuscités montent, aussi nombreux que le sable de la mer. Le diable les trompe, quand il les conduit à cette bataille. La séduction doit avoir, sans doute, rapport à quelque avantage qui serait à emporter en combattant contre les saints. Ils ont été probablement tellement trompés par le diable qu'ils espèrent pouvoir détruire les saints, les déposséder de leur cité, et prendre encore possession de la terre. Mais le feu descend du ciel, d'auprès de Dieu, et les dévore. Le mot rendu ici par dévora est comme l'admet le professeur Stuart, «intensif» c.-à.-d., pris dans son sens le plus fort, et signifie «détruire, dévorer jusqu'à total retranchement.» C'est le temps de la perdition des hommes impies, le temps où les éléments seront dissous par l'ardeur du feu, la terre également,

avec tout ce qu'elle contient. 2 Pier. 3:7, 10.

A la lumière de ces passages, nous pouvons voir comment les méchants recevront leur rétribution sur cette terre; (Prov. 11:31); nous pouvons voir aussi que ce n'est point une vie éternelle dans le malheur, mais un «total retranchement», une entière et complète destruction.

Nous avons à noter ici deux manières de voir. La première est que la terre est renouvelée à la seconde venue de Christ, et est l'habitation des saints pendant les mille ans. L'autre manière de voir est que, lorsque Christ apparaît la seconde fois, il établit son royaume en Palestine, et qu'avec ses saints, il entreprend la conquête des nations qui sont laissées sur la terre, pendant les mille ans, et finalement les soumet à son autorité.

Une des premières objections que l'on pourrait faire à la première manière de voir, c'est que les méchants monteraient à leur résurrection, avec Satan à leur tête et fouleraient de leurs pieds profanes la terre purifiée et sainte, et que les saints qui en auraient eu possession pendant mille ans, seraient obligés de céder leur possession, et de s'enfuir dans la Sainte Cité. Mais nous ne pouvons croire que l'héritage des saints soit jamais troublé ainsi, ou que les magnifiques plaines de la terre renouvelée soient jamais souillées par les pas impies des méchants ressuscités; car outre que cela outrage toutes nos idées de propriété, il n'y a aucun passage dans la Bible, d'où l'on puisse tirer la moindre allusion à l'appui.

Et quant à la seconde manière de voir, l'une de ses absurdités est que, malgré le fait que Christ et ses saints ont conquis la terre pendant les mille ans, à la fin de cette période, les méchants s'élèvent au-dessus d'eux, les justes perdent leur territoire, l'œuvre des mille ans est perdue, et ils sont forcés à une honteuse retraite, dans la cité, pour y chercher un refuge, abandonnant la terre à l'empire des méchants, sans contestation. Ceux qui le désirent, peuvent tourmenter leur cerveau pour chercher à accorder les contradictions et les absurdités de telles théories, ou peuvent essayer de tirer consolation de cette fin douteuse. Pour nous, nous préférons en faire un meilleur emploi, et une plus vive espérance.

En contraste avec cette théorie, il y a un parfait accord dans la manière de voir que nous défendons. Les saints sont avec Christ dans le ciel durant les mille ans, pendant que la terre reste désolée; à la fin de ce temps les saints et la ville sainte descendent du ciel, les méchants sont ressuscités et marchent contre elle; ils subissent alors leur jugement; et de ce feu purificateur qui les détruit, on voit paraître de nouveaux cieux et une nouvelle terre qui sera la demeure des saints pendant des âges infinis.

Il en est qui ont prétendu que le verset 10 signifie que le diable seul doit être tourmenté jour et nuit. Mais ce verset a plus d'étendue que cela. Le verbe tourmenter est au pluriel et s'accorde avec la bête et le faux prophète; car il serait au singulier s'il se rapportait au diable seul. On remarquera que dans l'expression «où sont la bête et le faux prophète», le mot *sont* a été ajouté; il aurait été plus approprié d'ajouter furent jetés, répondant à ce qu'il est dit du diable auparavant. La phrase serait alors ainsi: «Le diable fut jeté dans l'étang de feu, où la bête et le faux prophète furent jetés. Ils y furent jetés et détruits au commencement des mille ans. Etant ressuscités, une destruction semblable et finale les frappe alors.

Le lac de feu. Quelques lecteurs pourraient être enclins à demander une défini-

tion du lac de feu. Comme définition concise, nous pourrions dire que c'est un symbole des moyens que Dieu emploie pour terminer son différend avec les méchants vivant au commencement des mille ans, et avec toute la multitude des impies, à la fin de cette période. Nous pouvons mieux décrire ses effets que la chose elle-même. A la seconde venue de Christ, c'est dans des flammes de feu que le Seigneur Jésus s'est révélé; c'est par le souffle de sa bouche et l'éclat de son avènement que l'homme de péché doit être détruit, c'est par le feu dans lequel sera totalement consumée la grande Babylone. Apoc. 18: 8. A la fin des mille ans, c'est le jour embrasé comme une fournaise (Mal. 4: 1); c'est le feu ardent qui fondra les éléments et la terre avec tout ce qu'elle contient; c'est le feu de Tophet « préparé pour le roi » (le diable et ses anges, Mat. 25: 41), duquel le bûcher est profond et large, et que le souffle de l'Éternel, qui est comme un torrent de soufre embrasera. Esa. 30: 33. Quant à l'expression tourmentés jour et nuit, aux siècles des siècles, voyez Pensées sur le chap. 19: 1-4.

Versets 11-15. „Alors je vis un grand trône blanc, et quelqu'un assis dessus, devant qui la terre et le ciel s'enfuirent, et on ne les trouva plus. Je vis aussi les morts, grands et petits, qui se tenaient debout devant Dieu; et les livres furent ouverts; et on ouvrit un autre livre, qui est le livre de vie; et les morts furent jugés selon leurs œuvres, par ce qui était écrit dans les livres; et la mer rendit les morts qui étaient en elle: la mort et le sépulcre rendirent aussi les morts qui y étaient, et chacun fut jugé selon ses œuvres. Et la mort et le sépulcre furent jetés dans l'étang de feu: c'est la seconde mort. Et quiconque ne fut pas trouvé écrit dans le livre de vie, fut jeté dans l'étang de feu.

Avec le verset 11, Jean nous présente une autre scène qui se rattache au sort final des impies. C'est le grand trône blanc, le trône de Jugement, devant lequel ils sont assemblés pour recevoir leur terrible sentence de condamnation et de mort.

1. *Les livres de mémoire.* Ils sont jugés d'après les choses qui sont écrites dans les livres, d'où nous apprenons un fait bien solennel; c'est qu'il est tenu un registre de toutes nos actions dans le ciel. Une histoire fidèle et infailible est faite par les secrétaires célestes. Les méchants ne peuvent cacher aucune de leurs actions de ténèbres. Ils ne peuvent les corrompre par des présents pour laisser passer dans leurs registres leurs actes coupables. Ils doivent tout revoir de nouveau, et être jugés d'après cela.

2. *L'exécution de la sentence.* Ils doivent être punis suivant leurs œuvres. L'Écriture déclare qu'ils seront récompensés selon leurs œuvres. Il doit donc y avoir des degrés de punition pour les méchants, et on pourrait se demander comment cela peut s'accorder avec la croyance que la mort est la punition du péché, et frappe également tous les hommes. Demandons à ceux qui croient aux peines éternelles, comment ils maintiendraient des degrés de punition dans leur système. Ils nous disent que l'intensité des peines endurées sera, dans chaque cas, proportionnée à la culpabilité du pécheur. Mais comment peut-il en être ainsi? Les flammes de l'enfer ne sont-elles pas également sévères dans toutes les parties? Et n'affecteront-elles pas également toutes les âmes immatérielles qui y sont jetées? Mais Dieu peut intervenir, dit-on, pour produire l'effet désiré. Très-bien, répliquons-nous, alors ne peut-il pas intervenir, si c'est nécessaire, et graduer la peine qui cause la mort du pécheur, de manière qu'elle soit proportionnée au degré de sa pénalité? Ainsi, cette manière de voir est, à cet égard, égale à la croyance générale, mais, d'un autre côté, el-

le a un grand avantage sur elle, car tandis que cette croyance doit trouver les degrés de punition dans l'intensité de la peine seule, la durée étant égale dans tous les cas, celle-ci a non-seulement des degrés dans la peine, mais aussi en durée, car les souffrances des uns peuvent être plus longues que celles des autres. Alors nous comprenons que les souffrances corporelles seront terribles, mais l'angoisse du désespoir qui troublera leur âme lorsqu'ils verront leur incomparable perte, sera encore plus terrible. Les jeunes qui ont à peine atteint l'âge de responsabilité, et meurent avec juste assez de culpabilité pour être privés du ciel, étant moins capables de comprendre leur situation et leur perte, la sentiront naturellement moins. A celui qui est plus âgé, qui a plus de capacité, et conséquemment une plus grande expérience dans le péché, le fardeau de son dessein sera plus grand, en proportion.

Mais l'homme à intelligence supérieure et d'une conception presque illimitée, qui possède, à cause de cela, une plus grande influence pour le mal, et fut par conséquent d'autant plus coupable pour avoir consacré ses forces au mal, étant capable de comprendre pleinement sa situation, de sentir son sort, d'apprécier sa perte, sentira ses peines le plus ardemment de tous. Le fer entrera sans doute dans son âme le plus douloureusement. C'est ainsi que, par une loi naturelle de l'intelligence, les souffrances de chacun seront le plus exactement proportionnées à la grandeur de leur culpabilité. D'après Rom. 2: 6-10, il est évident que le degré de souffrance, que chacun endurera, sera proportionné à leurs crimes.

St.-Paul parlant du futur Jugement de Dieu dit: « Qui rendra à chacun selon ses œuvres; savoir, la vie éternelle à ceux qui, en persévérant dans les bonnes œuvres, cherchent la gloire, l'honneur et l'immortalité; mais l'indignation et la colère seront sur ceux qui sont contentieux et rebelles à la vérité, et qui obéissent à l'injustice. *L'affliction et l'angoisse* seront sur tout homme qui fait le mal; sur le Juif premièrement, puis aussi sur le Grec; mais la gloire, l'honneur et la paix seront pour tout homme qui fait le bien; premièrement pour le Juif, et puis aussi pour le Grec. »

Et quiconque ne fut pas trouvé écrit au livre de vie, fut jeté dans l'étang de feu. Lecteur, votre nom est-il écrit au livre de vie? Vous efforcez-vous d'éviter le sort terrible qui attend l'impie? N'avez point de repos que vous n'avez raison de croire que votre nom est enregistré dans la glorieuse liste de ceux qui partageront les bénédictions de la vie éternelle.

LE TEMPLE DE SOSPEL

ET LA

BALMA DELLE CAUETTE DI TENDA.

SOUVENIR D'UN EXCURSIONNISTE.

TENDE.—Nous nous sommes endormis bercés par le murmure des eaux de la Roya; le chant matinal du rossignol nous éveille bien avant l'aube. Les voitures ne devant partir pour Tende que vers huit heures, nous les laissons derrière nous pour jouir de cette splendide matinée. Et d'abord, nous commençons par visiter le grand bâtiment industriel des marbreries de la Roya, récemment établi à peu de distance, sur la rive droite de la rivière, pour le sciage et le polissage des marbres noirs et gris et des schistes verts, qui sont extraits des différentes carrières avoisinantes.

Une demi-heure après, nous poursuivions à pied cette partie de la route qui, pour être décrite, demanderait des pages entières, et une plume plus autorisée. La réputation des beautés pittoresques des Gorges de Berghé et de Gaudarena n'est évidemment point surfaite. Les sites grandioses y abondent, et à eux seuls, ils méritent une excursion. Nous laissons derrière nous Saorges sur la hauteur. Les voitures survenant sur ces entrefaites, nous traversons assez rapidement Fontan, dernière localité française, et plus loin, St.-Dalmas de Tende, première localité italienne, deux charmantes petites stations d'été, auxquelles les formalités vexatoires imposées aux voyageurs par le service des douanes, ne pourront rien enlever de leur fraîcheur.

A dix heures et demie, nous entrons dans la ville de Tende, que nous traversons pour envahir peu après à Tende d'amont, les deux auberges hanza. Un ami arrivé depuis une demi-heure par la diligence de Coni, un ingénieur anglais des mines de Vallauria di Tenda et l'instituteur de la localité, M. De Giovanni, complètent notre société. Les voitures réglées, et notre dîner terminé, notre premier objectif est l'ascension à la Grotte des Corneilles, la fameuse Balma delle Cauette.

En traversant certaines rues montantes, nous retrouvons de nombreux murs, arches, voûtes, ogives et autres restes qui, avec de vieilles inscriptions et quelques bas reliefs, témoignent de l'importance de la petite ville il y a quatre ou cinq siècles. La croix de Savoie, les armes du comté de Tende se marient à celles du Visconti Lascaris, Cte d'Orient aux aiglettes de sable; fréquemment aussi, nous retrouvons le **YHS** gothique. Sur une hauteur qui domine la ville et ses environs, nous nous arrêtons un instant, aux ruines de la Tour de Béatrice. C'est d'ici que cette malheureuse princesse fut transportée au château de Binasco, pour y être décapitée par son mari Philippe Marie Visconti de Milan.

Le panorama est déjà suffisamment étendu pour être attrayant. Quelques cimes neigeuses, d'une élévation respectable servent de repoussoirs aux massifs grisâtres, aux larges assises rocheuses et aux sommets avoisinants, recouverts de sombres forêts.

Le bassin des contrées que nous venons de parcourir, consiste dans l'ensemble de plusieurs rangs de montagnes dont les plus éloignées de la mer s'étagent graduellement en laissant quelque intervalle plus ou moins grand entre eux. Le Col de Tende appartient au quatrième rang de montagnes qui naît à l'est de la mer d'Albenga, suit le côté droit de l'Aroschia, donne naissance à Monterezzo Montegrosso, à Formosetta, à Formosa, et se joint au Col de Corn, ou Cornia. Elle est de 2000 mètres environ, au-dessus du niveau de la mer et est le commencement d'une très-haute et très-longue suite de montagnes qui séparent au nord la Comté de Nice des plaines du Piémont et des pays adjacents.

Elle a au S-E. la Briga, vallée où se trouve le village antique dont les habitants étaient mentionnés déjà dans l'inscription d'Auguste, sur la tour de la Tarbie, et que nous comptons bien visiter le lendemain. A un moment donné, le sentier étroit que nous avons parcouru sans trop de peine pendant plus de trois quarts d'heure, devient des plus raides, à mesure qu'il gravit la pente escarpée qui nous amène dans le voisinage immédiat de la paroi de rochers près du sommet de la montagne, où se distingue l'ouverture de la grotte.

Le site est de plus en plus sauvage et

dénudé. Une gorge avide et profondément crevassée s'ouvre à nos pieds. Les plus vaillants franchissent les derniers lacets tracés sur la pierre vive, et atteignent le but de l'expédition, précédés par une troupe de jeunes garçons qui sont déjà installés à l'intérieur. L'un de nous a pu accomplir les quatre cinquièmes de l'ascension à dos d'âne; force lui est de quitter sa monture pour franchir le dernier mauvais pas, que malheureusement deux de nos compagnes ne peuvent décidément pas surmonter.

Il est une heure et trois quarts, lorsque nous pénétrons dans la Balma delle Cauette. Cette caverne est de forme elliptique; elle mesure d'une paroi à l'autre, en largeur, 14 m. 50, et en profondeur 10 m., sur une élévation de 8 m. L'air et la lumière y pénètrent abondamment par une grande ouverture naturelle correspondant à la partie supérieure de la grotte; le tiers environ de la partie inférieure étant presque entièrement muré, sauf un passage de la largeur d'une porte, et une lucarne ouverte à une hauteur de visage.

Depuis cette entrée, une partie du chemin parcouru sur le flanc de la montagne de St-Sauveur, le ravin en face, une partie de Tende dans le bas, et au loin les montagnes de la Briga, sont facilement surveillés. Néanmoins cette grotte, (se détache en plein sur la paroi de rochers) visible actuellement depuis la grande route, un peu avant l'arrivée à Tende, n'a pu servir de retraite à l'époque, que si les escarpements avoisinants étaient recouverts de buissons, d'arbres, de végétation en suffisance, pour masquer tout ou partie de l'entrée et du sentier, ce qui n'est plus le cas aujourd'hui.

L'intérieur nous paraît suffisamment vaste pour contenir 125 personnes. La voûte s'élève naturellement en dôme; le sol est un peu plus bas que l'entrée. Il s'y trouve à droite et à gauche, aux extrémités de l'ellipse, deux promontoires en saillie, taillés dans la brèche calcaire. Celui de droite, qui attire le plus l'attention, élevé de trois mètres environ au-dessus du sol, est pourvu d'un bourrelet large d'un mètre, espèce de parapet naturel, derrière lequel se trouve en contrebas un espace vacant qui mesure à son tour environ cinq mètres dans la largeur, sur deux et demi dans la profondeur, jusqu'aux parois. Plusieurs personnes peuvent s'y tenir debout.

Un escalier de neuf marches, en partie maçonnées, devenues quelque peu étroites, court le long de la paroi; qui fait face à l'entrée et permet d'atteindre le haut de cette plate-forme qui était visiblement, la chaire du pasteur. Plus près de l'entrée, une partie éboulée, dans la saillie même, indique les traces de gradins, ayant dû servir d'escalier secondaire.

Le promontoire de gauche, en regard du premier, quoique mesurant trois mètres et demi de haut, offre une surface plane sans parapet, et mesure environ deux mètres et demi, sur quatre et demi à cinq mètres. Ce devait être le banc des anciens. L'escalier qui y conduisait est aux trois quarts ruiné, il faisait le pendant de l'autre.

Des personnes de tout âge nous ont précédés ou suivis, si bien qu'en ce moment, nous sommes au nombre de 35 environ, y compris l'instituteur, l'ingénieur, plusieurs notables, un douanier, le garde champêtre, etc, attirés par la curiosité et désireux de connaître le mobile qui a pu amener d'aussi loin des Protestants étrangers. Le fait de cette petite assemblée est réjouissant; ceux qui sont venus ne s'en iront pas à vide.

Nos amis pasteurs, décident de profiter de la présence de cet auditoire envoyé de Dieu dans ce lieu, où tant de fois sa Paro-

le de vie a été prêchée, pour la faire retentir une fois de plus. Les échos d'alentour répèteront au loin nos hymnes et nos cantiques et la bénédiction du Seigneur sera invoquée sur ceux qu'il s'est chargé de réunir. En voyant l'intérêt suscité au loin par la découverte de leur origine quelque peu huguenotte, en entendant la Parole elle-même, qui sait si quelques-uns de nos auditeurs du jour ne seront pas portés à réfléchir et à rechercher par la suite, si leurs pères, alors qu'ils étaient persécutés pour leur foi en Christ et leur fidèle attachement aux Ecritures saintes, ne possédaient pas dans la connaissance de la sainte Parole quelque chose de plus qu'eux-mêmes, en ces jours d'incrédulité et de négations.

Il est deux heures après midi, nous nous groupons autour de nos amis pasteurs, au pied de l'antique chaire, tandis que les natifs, adultes et non adultes, se placent au pied de l'autre promontoire. Le silence se fait, l'attention éveillée. Nous entonnons le cantique de Luther «C'est un rempart que notre Dieu.» M. le past. J. Weitzcker de l'Eglise évangélique de Nice lit ensuite en italien une partie du chap. 11 aux Hébreux et fait suivre cette lecture de quelques simples explications sur les temps de persécutions auxquels l'apôtre fait allusion. Il mentionne l'éroulement de cet immense empire romain qui semblait cependant si fermement assis. Il établit un rapprochement entre ces persécutions de la Rome payenne contre les chrétiens, et les persécutions postérieures de la Rome catholique contre la Parole de vie, qui néanmoins reste toujours debout et permet après trois siècles, à des croyants, de venir à leur tour rendre *en toute liberté*, témoignage à Dieu, et glorifier Christ, le seul Sauveur, Intercesseur et Médiateur, dans ce lieu qui servit à abriter ceux, qui fidèles et persécutés, ne pouvaient plus croire et servir leur Maître qu'en se cachant.

Après lui, M. le past. Fournier de Chambéry fait en français, une allocution saisissante par les rapprochements qu'il établit à son tour entre les persécutions de tous les temps, celles de Pharaon et d'Hérode, celles prédites par le Seigneur, par St.-Paul, et celles enfin auxquelles furent exposés ses ancêtres, les Protestants du Midi, les Huguenots des grottes des Cévennes, persécutés pour la liberté de conscience. Mais, dit-il, la vérité demeure éternellement et elle vient de Dieu, elle est donc immortelle. Quelles que puissent être les violences des persécutions déchainées contre elle, le triomphe sera définitivement acquis à la Parole de Dieu.

A son tour, M. le past. Ehni de l'Eglise allemande de Menton, ajoute quelques paroles en français. Il fait allusion à sa nationalité allemande et à Luther, le serviteur dont Dieu s'est servi pour faire pénétrer la Réforme dans son pays. Il parle de la fraternité chrétienne qui ne connaît plus de frontières et de nationalités, comme c'est le cas pour cette petite réunion. La base de notre foi est la grâce de Dieu, et tous ceux qui croient en Lui, et acceptent le salut offert en Christ crucifié ne font désormais qu'un seul corps, qu'un seul peuple, qu'une seule Eglise.

Enfin, M. le past. Peyrot de Val Crozia, conclut en italien, en établissant que toutes ces choses qui nous sont utiles pour arriver à la connaissance de la vie éternelle sont contenues dans la Parole de Dieu, qui est et doit être la règle invariable de notre foi, de notre vie. Il invoque les bénédictions de Dieu sur cette réunion qui se termine par le chant du verset final du cantique 29, notre Te Deum, «Gloire soit au St.-Esprit, etc.»

La descente s'opéra facilement. Après nous être rafraîchis, nous nous rendîmes à la Piazza Chiesa pour visiter l'église qui en vaut la peine. Elle a été terminée en 1506 nous dit l'inscription:

Hoc opus factu fuit

MCCCCCVI. DIC XXV juni. A. D.

Lauden Dei Marie Virginis Mastri Lazzarini fecit.

A l'intérieur, quatre colonnes cylindriques en scabiste vert talqueux (pareils à celui exploité par la marbrerie de la Roya), style gothique dorique ancien, font un bel effet. L'entrée est du XV^{me} siècle. La façade extérieure offre deux colonnes de style lombard, mêlé de renaissance. Elles reposent sur un lion (St.-Marc) supporté par un socle sur lequel se détachent en relief deux évêques. Le fronton représente Christ entouré des douze apôtres. Au-dessus du chapiteau domine l'écu des Lascaris, accompagné de l'inscription: Dominante Excelso Magnifico poteti Domino Joan. Ant. Lascaris Comite Vint. Tente. (comte de Vintimiglia et de Tende.) Enfin, à droite et à gauche de celles-ci les armes de Tende, dans un écu ovale, avec la devise: «Id portuit unitas.»

Plus loin, nous voyons l'habitation de l'historien «Claudio Caissotto J H S 1565» (l'H surmonté d'une croix), puis des arches, des voûtes, des ogives et autres réminiscences d'une époque guerrière et tourmentée.

Après le souper consommé dans nos auberges respectives, nous nous réunissons, vers huit heures et demie, pour terminer cette journée bien remplie par un culte de famille, présidé par M. le past. F. Le lendemain, nous quittons Tende à pied, pour nous rendre à Briga, où nous arrivons à huit heures et un quart. Nous nous arrêtons tout d'abord à l'église. Sur la plinthe de la porte latérale, nous lisons la date de cet édifice: «nó habet deū préz, incabj, qui ectraz no habet, nîrez, j, rerris. Die June IX 1234.»

Elle a été restaurée et agrandie, ainsi que l'indique une inscription moins bien conservée, sur une autre porte, avec la date de 1501. Enfin, elle a été terminée en 1576, date indiquée sur la façade où nous relevons encore: ET ATERNAS GRATIAS DES ECLESIE ET DUCI DONA QUORUM HU IN MBILISUMUS 1576.» Elle est donc de plusieurs styles, entr'autres, une tour moyen-âge, semblable à celles que l'on rencontre en Italie. A l'intérieur, deux colonnes cylindriques alternent avec deux pilastres carrés, malheureusement, plus ou moins grossièrement recouverts de peinture bleue et rouge.

Un tableau sur panneau, de Brèa (Nice, 1400), attire l'attention. Au sortir de l'église, nous déchiffrons sur le fronton en pierre d'une porte de maison en face, l'inscription assez originale que voici: «Stet Domus Haec Donec Fluctus Fornica Maris bibat, et Totum Testudo Perambulet orbis. 1788»; c'est-à-dire: «Que cette demeure reste jusqu'à ce que la fourmi boive les flots de la mer, et que les tortues se promènent sur la totalité du globe.»

La Via san Francesco est riche en inscriptions; il y en a une de 1476, passablement hiéroglyphique, terminant par un y h s en vieux gothique; puis 1654 avec le H surmonté d'une croix, etc. Ailleurs encore ceci: «Si quid agis prudenter agas et respice finem non enim habebis indulgentiam nisi dederis modus † MCCCCLXXBI. 1476.» — peut se traduire: «Si tu fais quelque chose, que ce soit avec prudence, regardant à l'issue, car tu n'auras pas l'indulgence pour toi, à moins que tu n'emploies la modération.»

Enfin, deux inscriptions vraiment évangéliques. La première : « Peregrini Hic sumus sursum patria nostra ubi Hospites non erimus. 1555. » — « Ici, nous sommes des pèlerins, notre patrie est en haut, où nous ne serons plus seulement des hôtes. » La seconde : « Desiderium Pecatorum Peribit J. A. BA fecit 1544 Die prima Octobri. » — « Le désir du pécheur périra. » (Voir Ps. 112 : 10) Les ruines d'un château fort et d'autres investigations nous occupent encore jusqu'à onze heures ; nous reprenons alors la route de Tende. Là, nous nous séparons, à regret, pour nous disperser dans diverses directions.

Ceux d'entre nous, au nombre de trois seulement qui revenaient sur Vintimiglia, Menton et Nice, descendirent pédestrement sur Fontan et la Giandola où ils couchèrent de nouveau. Le lendemain, ils poursuivirent leur route le long de la belle vallée de la Roya, en partie à pied, en partie en omnibus, jusqu'à Vintimiglia, où le chemin de fer les réintégra dans leurs domiciles, vers le milieu de la journée. Chacun des touristes a emporté dans son cœur un profond sentiment de reconnaissance, et conservera un agréable souvenir des jouissances si variées qui ont si bien rempli ces heures fugitives, dont tout le succès est dû à l'heureuse invitation de Mr. Juge.

Ces notes, un peu tardives, sont sans prétention et n'ont d'autre but que d'attirer l'attention de vos lecteurs sur les souvenirs historiques qui rendent à nos yeux ces localités si intéressantes, et qui nous font doublement désirer voir le jour où leurs populations sortiront de leur torpeur et de leurs ténèbres spirituelles, pour vivre de la vie qu'ont vécu leurs pères. Nous nous sommes demandé s'il n'y a pas là quelque chose à faire, et si un ouvrier du Seigneur ne se trouverait pas pour ce champ qui nous a semblé, jusqu'à un certain point, prêt à être ensemencé. *Post Tenebras Lux.*

[FIN.]

A. R.

HUITIÈME CONFÉRENCE ANNUELLE

—DES—

ADVENTISTES DU SEPTIÈME JOUR.

COMME elle avait été fixée, cette assemblée eut lieu à Tramelan, au commencement du Sabbat, vendredi soir, le 18 novembre, et a continué ses séances jusqu'à dimanche à midi, le 20 nov. La Providence de Dieu nous favorisa par un beau temps, et les préparatifs que firent nos amis pour recevoir la conférence furent tels, que cela rendit les circonstances bien agréables à tous ceux qui furent présents. Vu la saison avancée, le nombre des assistants ne fut pas très-grand, mais il y en eut quelques-uns des cantons de Neuchâtel, de Vaud, de Berne et de Bâle.

Le premier discours fut sur 2 Tim. 4 : 1-8, dans lequel les devoirs et la responsabilité du ministre de Christ furent exposés. Il doit prêcher la Parole de Dieu avec fidélité et il doit le faire, non-seulement lorsque les circonstances sont favorables, mais lorsqu'elles sont défavorables. Il doit aussi reprendre, et dans quelques circonstances même censurer, mais il doit le faire avec toute sorte de douceur. L'apôtre avertit qu'il viendra un temps où les hommes n'aimeront point la saine doctrine, mais où les prédicateurs qui parlent de choses agréables se multiplieront. Ce temps est maintenant arrivé, et nous sommes témoins de l'accomplissement des prophéties. L'apôtre Paul attendait sa récompense non à la mort, mais à la venue de Christ.

Le deuxième discours fut tiré de Mat. 18 : 1-5; Luc 22 : 31-34. Le sujet était la nature de la vraie conversion. Elle ne s'accomplit pas en un moment, au commencement de l'expérience chrétienne, mais c'est une œuvre progressive qui embrasse la période entière de la vie, depuis le temps où nous obtenons le pardon de nos péchés jusqu'à ce que nous finissions notre course. Christ dit à ses disciples qu'ils devaient changer et devenir semblables à de petits enfants, sans quoi ils ne pourraient hériter le royaume de Dieu. Il dit à Pierre d'affermir ses frères, lorsqu'il serait converti, et pourtant Pierre avait été avec lui, comme un des premiers apôtres, environ trois ans et demi.

Pierre était plein de vaine confiance et négligea les avertissements de Christ ; mais après qu'il eut renié son Maître, il rechercha l'aide du ciel pour se relever de sa chute. S'il avait recherché cela avant sa chute, il aurait évité de renier Christ. Pierre a marqué les degrés progressifs de l'expérience chrétienne, nous disant d'ajouter les grâces chrétiennes les unes aux autres, jusqu'à ce que, finalement, la charité, le lien de la perfection complète l'œuvre. 2 Pier. 1 : 5-7.

Un temps assez grand fut employé, durant la conférence, en assemblées de prières sociales, auxquelles plusieurs personnes prirent part. La plupart de ceux qui parlèrent semblaient sentir profondément qu'ils n'avaient pas marché avec Dieu comme ils l'auraient dû et qu'ils avaient commis bien des fautes. Ces personnes semblaient sérieusement désirer d'être plus fidèles à l'avenir, et de ne point se reposer jusqu'à ce qu'elles soient converties de nouveau à Dieu.

Les affaires de la conférence furent réglées d'une manière qui parut satisfaire toutes les personnes présentes. Le comité exécutif, le caissier et le secrétaire furent réélus. M. Gustave Roth fut nommé caissier du fonds des pauvres. Il fut donné un rapport complet de l'état financier de notre office de publicité. Le champ de notre travail missionnaire fut considéré, et tous furent pressés de mettre du zèle, du courage et du renoncement dans cette œuvre.

La perspective n'a jamais semblé si encourageante pour l'avancement de notre œuvre qu'à présent, et nos amis sentent plus profondément leur dépendance de Dieu, et manifestent une plus forte détermination que jamais de se consacrer entièrement à son service.

Le sujet de la Tempérance attira l'attention des personnes présentes, et nous sommes bien aises de rapporter qu'en général on fut convaincu de la grande importance de ce sujet. Plusieurs signèrent l'engagement d'abstinence totale, et la perspective d'une réforme générale à l'égard de l'usage du vin est très-encourageante.

Nous rendons grâce à Dieu pour sa grande miséricorde envers nous dans cette conférence, et nous espérons que ceux qui eurent le privilège d'être présents marcheront fidèlement devant Dieu, en remplissant les résolutions solennelles qu'ils ont formées pendant cette assemblée.

IL Y A DU SECOURS EN DIEU.

L'ÉTERNEL des armées est le secours actuel de tous ceux qui mettent leur confiance en Lui. Le bras de l'homme est trop faible pour nous aider dans la peine, même lorsqu'il est disposé à faire tout son possible pour nous. Ils commettent donc une grande erreur, ceux qui se confient aux princes. Et pourquoi commettrions-nous une erreur

de cette sorte? Dieu ne nous a-t-il pas invités à nous confier en Lui? Et ne nous a-t-il pas avertis de ne pas nous appuyer sur le bras de la chair?

Dieu connaît nos chagrins comme l'homme ne peut les connaître. Tous les cœurs lui sont ouverts. Il connaît nos tentations ; il comprend nos erreurs et nos fautes. Il est capable de nous secourir à notre heure de détresse, et il a promis de le faire. Il n'y a point de bras semblable au sien. S'il est pour nous, il est plus que tous ceux qui peuvent être contre nous. Il n'y a qu'une chose qui l'empêchera de nous prêter son secours, et cette chose est le péché. Et même le péché ne peut empêcher Dieu de nous aider, si nous nous en repentons sincèrement. Mais la vraie repentance comprend toujours un changement de conduite. Nous devons abandonner nos transgressions et nous en détourner pour vivre dans une vraie obéissance à la volonté de Dieu.

Maintenant Dieu ne refuse pas sa grâce et sa faveur aux pécheurs repentants. Ce sont ces personnes mêmes qui peuvent se confier en Lui. Toutes ces promesses sont faites en faveur de ces personnes. Nous ne devons point oublier ce fait, car il est d'une valeur inestimable. Dieu ne nous rejette point parce que nous avons péché, mais parce que nous refusons de délaisser nos péchés par la repentance. Si nous pouvions garder ce fait dans notre esprit, cela serait une force et un appui constant pour nous. Nous pourrions alors nous appuyer sur le bras de Dieu, et nous ne serions jamais déçus, quant aux résultats. Mais nous avons un adversaire qui sait comment entraver nos efforts dans la grande lutte pour la vie éternelle. Il emploie ses plus grands efforts pour nous entraîner au péché, et s'il réussit en quelque manière dans sa tentation, il devient alors notre accusateur, afin de nous pousser à nous défier de la miséricorde de Dieu et à négliger d'aller à Lui, pour obtenir le pardon et le salut. C'est une des plus cruelles tentations, et son effet paralyse grandement notre force.

Mais nous n'avons pas besoin d'être ainsi entravés dans nos efforts à rechercher Dieu. Lorsque nous le cherchons de tout notre cœur, il promet de nous recevoir. Notre devoir est de croire qu'il tiendra sa parole. « Que le méchant délaisse sa voie, et l'homme inique ses pensées et qu'il retourne à l'Éternel, et il aura pitié de lui, et à notre Dieu, car il pardonne abondamment. » Esa. 55 : 7. Ce sont des paroles très-précieuses ; elles furent écrites afin que notre foi s'en saisisse. Dieu est infiniment et suprêmement bon. Nous avons le privilège de nous confier en Lui, lorsque tout refuge terrestre nous manque.

Le Sauveur dit : « Venez à moi, vous tous qui êtes travaillés et chargés, et je vous soulagerai ; chargez vous de mon joug, et apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos de vos âmes ; car mon joug est aisé, et mon fardeau léger. » Mat. 11 : 28-30. Cette invitation est adressée à tous ceux qui sentent le fardeau du péché. Quoique Satan tentera de nous empêcher de l'accepter, en avançant que notre fardeau de péché nous rend indignes de la pitié du Sauveur, cette invitation n'est adressée qu'à ceux qui sentent ce fardeau. Christ n'offre rien à ceux qui n'éprouvent aucun besoin de soulagement. Nous n'avons pas besoin de nous tenir loin à cause du fardeau de nos âmes ; nous sommes ceux qui sont invités, et nous pouvons être sûrs que c'est notre privilège d'accepter l'offre de miséricorde. Il ne rejettera nullement ceux qui vont à Lui. C'est justement le Sauveur dont

nous avons besoin. Nous pouvons trouver le salut par lui, nous pouvons nous confier en lui, avec l'assurance qu'il nous sauvera. Nous devons sans doute accepter son joug, mais c'est un privilège pour nous de l'accepter. Nous devons abandonner nos péchés, mais ils sont la vraie cause de notre fardeau, et à la fin, ils nous perdront, si nous ne les délaissions pas. Remercions Dieu de nous avoir donné un tel Sauveur. Soyons-lui fidèles, et à sa cause. Il ne nous abandonnera jamais; prenons garde que nous ne renoncions jamais à Lui. Nous pouvons toujours nous confier en Lui, si nous voulons seulement garder ses paroles: et il nous guidera sûrement par son conseil, et nous recevra ensuite dans sa gloire.

École du Sabbat.

QUESTIONS BIBLIQUES

POUR ÉCOLES ET FAMILLES.

LEÇON XIV.

LES FILLES DE LA PROSTITUÉE.

1. Quel caractère est-il attribué à Babylone dans Apoc. 14:8; 17:2?—Celui d'une prostituée.
2. Que dénote cette fornication?—Une liaison défendue avec le monde.
3. Cette image est-elle souvent employée pour montrer l'éloignement du peuple du Dieu qu'il devrait servir?
4. De quelle manière l'Eglise a-t-elle formé des liaisons coupables avec le monde?—Elle a recherché l'alliance des pouvoirs mondains, afin d'en recevoir aide et protection; elle a vécu comme le monde païen qui l'entourait et a emprunté au paganisme les formes du culte et beaucoup de ses doctrines.
5. Comment une telle conduite représente-t-elle celle d'une prostituée?—Ayant contracté l'alliance solennelle d'aimer Dieu et de lui obéir, elle l'a abandonné et s'est unie au monde.
5. L'église de Rome est-elle seule coupable de telles inconséquences?
7. Comment pouvez-vous montrer que quelques autres églises de nos jours ont un caractère, à bien des égards, semblable à celui que l'on vient de décrire?—Elles recherchent l'alliance et la faveur des grands de la terre, plus ardemment qu'elles ne recherchent la faveur de Dieu; elles prennent part à la plupart des fêtes et aux extravagances du monde; et dans la splendeur des édifices pour le culte, et dans la pompe de leur culte, elles ne sont que peu en arrière de leur mère impudique, l'église de Rome.
8. Le désir d'augmenter leur nombre les a-t-il portés à recevoir dans leur communion ceux qui sont riches et influents, même s'ils ne donnaient que peu de marques d'une vraie conversion?
9. Cela ne fut-il pas une des plus grandes sources d'apostasie dans la primitive Eglise?

LEÇON XV.

ADMISSION D'HOMMES ÉMINENTS PARMIS LES PROTESTANTS.

1. Quel exposé lit-on dans le "New York Herald"?—Insensiblement, l'Eglise a cédé à l'esprit de l'époque, et a adapté ses formes de culte, au besoin du jour; de magnifiques édifices, des places réservées à des prix élevés, de la musique à la mode, de gros salaires et de courts sermons—choses qui, sans doute, rendent toute la religion attrayante—l'Eglise les emploie maintenant comme ses instruments.
2. Que dit Robert Atkins dans un sermon prêché à Londres?—«Ceux qui, de nos jours, font profession de religion, dans CHAQUE ÉGLISE, sont amateurs du monde, ils se conforment au monde, ils sont attachés à leurs aises, et recherchent les honneurs.»
3. Que dit M. H. Mattison à ses coreligionnaires?—«Vous méthodistes, qui étiez autrefois si pauvres et si inconnus, mais qui êtes devenus riches et renommés dans le monde, avez quitté le chemin étroit dans lequel vous marchiez, il y a vingt ou trente ans; vous avez cessé de fréquenter vos classes bibliques, vous priez rarement dans vos familles ou dans vos assemblées de prières, comme vous le faisiez autrefois, et vous prenez part à beaucoup d'amusements mondains de nos jours, comme le jeu d'échec, le domino, le

billard et les cartes, dansant et fréquentant les théâtres, ou permettant à vos enfants d'y prendre part.»

4. Que dit le journal, NORTHERN CHRISTIAN ADVOCATE?—«Cette soif d'amusement, chez ceux qui professent d'être chrétiens est péniblement suspecte. Nous craignons que ces choses ne proviennent d'une sécheresse spirituelle.»

LEÇON XVI.

HONTEUSES MÉTHODES POUR OBTENIR DE L'ARGENT

1. Que dit le journal méthodiste, THE ACTIVE CHRISTIAN, de la manière dont les églises obtiennent de l'argent?—«Les moyens employés ces dernières années pour obtenir de l'argent en faveur des églises sont tels qu'on ne serait point étonné si on voyait les jeux employés effrontément dans quelques années.»

2. Voulez-vous répéter ou donner les traits principaux de la copie suivante d'une circulaire demandant l'avis d'une soirée au bénéfice d'une église, à la Nouvelle-Orléans?—«Fête au profit de l'École de l'Eglise Chrétienne de Parochial. Près de la place de danse, se trouve une loge splendide et une grande tente de toile, avec sièges réservés à la convenance des dames et des enfants. Les anciens d'église et le public trouveront ici un dépôt d'eau gazeuse, une confiserie, un restaurant pourvu de tout ce qui peut satisfaire l'appétit des épicuriens; un buffet splendide fourni des liqueurs les plus choisies, cigares, etc.»

3. Que dit le Dr. Nadal à ce sujet?—«Les fêtes d'église sont des spécimens de jeu aussi complets que la Loterie de l'Opéra Crosby, et toutes sont des jeux aussi réels que les opérations de Monaco ou de la table de jeu.»

Correspondance.

EXTRAITS DE LETTRES.

NOUS avons reçu il y a quelque temps, une lettre d'un monsieur de France dont voici un extrait:

Je suis heureux de recevoir chaque mois votre bon journal, que je lis avec un vif intérêt, et j'espère que de meilleurs temps viendront où je pourrai mieux faire pour la propagation de cette feuille, si précieuse par ses bons articles, inspirés par la lecture des Saintes Écritures.

Depuis, nous avons reçu de la même personne une seconde lettre, où nous lisons avec plaisir:

Je suis heureux de joindre à ma lettre une liste de noms dont beaucoup, je l'espère, contribueront aux succès de votre sainte entreprise, la préparation des âmes à la fin prochaine. Si je puis vous être utile, et servir la cause de Dieu, je me mets entièrement à votre disposition; ce sera toujours avec plaisir que je le ferai, croyez-le bien. Je joins cinq francs en timbres poste suisses pour acquitter mon abonnement échu en juillet dernier.

Un monsieur de France nous écrit:

Vous trouverez ci-inclus en timbres poste la somme de deux francs, que je joins aux trois francs que j'ai eu le plaisir de vous envoyer il y a quelques mois, formant le montant de l'abonnement aux SIGNES DES TEMPS que vous avez eu la bonté de me servir gratuitement. J'étais à cette époque dans l'impossibilité de m'y abonner, mais le Seigneur m'ayant donné quelques petits gains, sur lesquels je ne comptais pas, j'ai compris qu'il était de mon devoir de vous les payer.

Il m'est impossible de vous dire le plaisir que j'éprouve en lisant votre journal. Il explique si clairement certaines portions de la Parole de Dieu qui m'avaient paru insolubles, que c'est avec impatience que je l'attends chaque mois. J'ai beaucoup plus appris dans les quelques mois que j'ai eu le bonheur de lire votre journal et vos traités, que dans les années qui se sont écoulées depuis ma conversion. Que le Seigneur bénisse vos efforts pour un grand nombre de personnes.

Voici un extrait d'une lettre d'une dame de la Suisse:

Je viens de lire pour la première fois votre journal LES SIGNES DES TEMPS, que mes parents ont bien voulu me prêter. Il m'intéresse tellement que je voudrais le recevoir régulièrement; et je crois que mon mari apprendra toujours de plus en plus combien le maudit penchant de la boisson éloigne du chemin du salut, et que c'est avec l'aide de Dieu et une abstinence complète, que l'on

est délivré de ce penchant. Ce journal l'intéresse aussi bien que moi, parce qu'il mérite d'être lu avec une attention sérieuse et qu'on en profite.

Lettre d'un monsieur de Suisse:

Je vous suis très-reconnaissant de m'avoir envoyé votre estimable journal LES SIGNES DES TEMPS. Cette pieuse lecture est aussi intéressante qu'instructive, et je désire m'y abonner, sans plus tarder. Elle me servira à passer quelques heures de Dimanche bien agréablement. Dieu veuille vous récompenser pour cette bonne œuvre. Veuillez donc prendre fr. 5, en remboursement, sur le prochain numéro, qui serviront pour l'abonnement.

Lettre d'un monsieur de France:

Il y a environ six mois qu'un numéro de votre journal LES SIGNES DES TEMPS m'a été transmis par un ami. J'en ai fait la lecture attentivement et avec recueillement, et j'en ai gardé quelque chose, car il m'a fait du bien. Depuis cette époque, j'ai désiré m'y abonner, mais jusqu'à ce jour, il m'a été impossible; je tiens à vous dire que je suis ouvrier de fabrique, père de six enfants. Dans le cas où vous seriez disposés à m'envoyer quelques numéros de votre journal, vous me feriez un sensible plaisir, et je les recevrais avec joie.

SOYEZ BONS ENVERS TOUS.

L'INCIDENT suivant, qui nous est rapporté dans la biographie de Sir William Napier, dépeint la bonté, la délicatesse et la sensibilité de ce vieux vétéran. Se promenant un jour aux environs de Freshford, il rencontra une fillette de cinq ans qui sanglottait en contemplant, épars sur le sol, les débris d'un pot dans lequel elle avait apporté le dîner de son père. Elle serait battue au retour, disait-elle tristement; mais rencontrant le regard de Napier, soudainement un rayon d'espoir lui revint.

—Ne pourriez-vous donc pas me le raccommo-der? lui dit-elle naïvement.

Le raccommo-der? Non, mais il lui donnerait de quoi en aller acheter un autre. Ouvrant sa bourse, il n'y trouva pas de monnaie et lui promit de revenir le lendemain à la même heure, lui apporter la pièce promise, lui recommandant de dire à sa mère qu'un monsieur remplacerait l'ustensile brisé. L'enfant, toute reconfortée, s'éloigna aussitôt. En rentrant, sir Napier reçut l'invitation d'aller le lendemain à Bath, pour dîner avec des amis qu'il souhaitait fort de voir. Il hésita un instant, se demandant de quelle manière il pourrait rencontrer l'enfant sans renoncer au dîner en question. La chose étant impossible, il déclina l'invitation, sous prétexte d'un autre engagement, «car», se dit-il, «je ne puis la tromper, puisqu'elle s'est fiée à moi.» Cette anecdote est une illustration de ces belles paroles: «Celui qui est fidèle dans les petites choses, le sera aussi dans les grandes». Et Napier, ce grand officier chrétien, ne considéra point qu'une promesse faite à un enfant fût une affaire de détail, mais bien une de ces œuvres accomplies au nom du Seigneur, dans la personne d'un petit de ce monde.

Deux principes fondamentaux qui semblent avoir servi de guide à Napier durant sa carrière terrestre, ressortent de ce simple récit: premièrement, que le mobile d'une action, quelle qu'elle soit d'ailleurs, a bien plus d'importance que ses résultats, ou l'éclat dont elle jouit, un acte insignifiant, pouvant paraître grand devant Dieu; enfin que le caractère d'un homme se dessine souvent beaucoup mieux dans les petits détails que dans les grandes choses. Et en réalité, pourquoi les humbles de ce monde n'auraient-ils pas des droits égaux aux personnages hauts placés, comme aussi la fidélité de détails est désirable chez un prince tout autant que chez l'homme de naissance obscure.

Mais ce n'est pas le fait de remplir nos devoirs comme la manière dont nous nous

en acquittons qui témoigne d'une conscience délicate et scrupuleuse. Combien de formes rudes gâtent souvent une action bonne en elle-même, car les manières, sans faire l'homme, exercent une influence plus étendue et plus réelle que nous ne le supposons. Donc, notre christianisme doit se montrer par des égards, des procédés obligeants envers ceux qui nous entourent, quelque position qu'ils occupent d'ailleurs dans la société. « Que celui qui distribue le fasse en simplicité; que celui qui exerce la miséricorde le fasse fidèlement. »

Usons donc, durant notre vie, de la même fidélité pour les petites que pour les grandes choses, quand même nos actes, aussi bien que nos paroles, resteraient ignorés, et en accomplissant scrupuleusement nos devoirs envers autrui, nous nous sentirons affermis et fortifiés dans notre propre cœur. — *Extrait de La Famille.*

DEUX EXTRÊMES.

BIEN des personnes ont une idée si erronée de l'œuvre qui doit s'opérer dans le cœur et durant toute la vie du chrétien, qu'elles tombent infailliblement soit dans un extrême, soit dans un autre—extrêmes qui sont tous deux, pour le moins, aussi éloignés du vrai, que les bouts de l'immensité le sont de notre terre. D'abord, un extrême c'est de croire que Dieu se charge de faire pour nous l'œuvre de la sanctification sans que nous nous en occupions. Nous tombons dans l'autre extrême, quand, dans la lutte contre le péché, nous nous contentons de notre propre force, dédaignant l'aide de Dieu. Le premier conduit à la paresse spirituelle, à l'orgueil et à la présomption; et ceux qui y tombent doivent s'attendre à ne faire aucun progrès dans la sainteté et la justice.

Le second extrême est tout aussi fatal: il tend à nous faire tomber dans le découragement. On veut porter soi-même un fardeau que Dieu seul peut porter; on lutte, on combat contre l'impossible, on voit son impuissance et l'on finit le plus souvent par tomber, degré après degré, jusqu'au bas de l'échelle du christianisme. Ces deux extrêmes privent bien des personnes de l'aide efficace de leur Créateur, et ainsi du bonheur dont elles auraient pu jouir dans sa communion.

Dieu ne peut aider à une personne paresseuse; il ne peut, contre le désir de celle-ci la forcer à se convertir, à s'améliorer. Il ne peut non plus venir en aide à ceux qui se suffisent à eux-mêmes, qui croient voir quand ils sont aveugles, qui veulent marcher seuls, sans s'apercevoir qu'ils s'appuient sur un bâton cassé. Faisons ce que Dieu nous a donné à faire, et laissons lui, et à son St.-Esprit, ce qu'il nous est impossible d'accomplir par notre propre force. Si notre fardeau est trop lourd et que nous succombions sous son poids, rejetons-le dans le sein de de notre Père, et il le portera pour nous. Dans ce but, apprenons de Christ qu'il est doux et humble de cœur; et alors, nous dit-il, « Vous trouverez le repos de vos âmes. » — *Extrait.*

LE MAUVAIS LIVRE.

UN ministre méthodiste ayant été envoyé il y a quelques années comme missionnaire chez les Indiens de l'Amérique du Nord, trouva un vieux peau-rouge qui savait lire, et auquel il donna un Nouveau Testament. Après l'avoir tout lu, ce dernier exprima le désir d'être baptisé. Se rendant sur le champ à son désir, le missionnaire alla chercher un vase contenant de l'eau et se préparait à le

baptiser, quand le noble Indien lui demanda:—

—« Qu'allez-vous faire de cela? »

—« Vous baptiser », répondit le pasteur.

—« Pas assez profond, pour l'Indien; allons à la rivière. »

Le missionnaire lui expliqua alors que « ce n'est pas notre manière . . . » à quoi le noble peau-rouge répondit :

—« Vous m'avez donc donné un mauvais livre; je l'ai tout lu! »

La cérémonie fut suspendue.

DANS plusieurs des derniers numéros de notre journal, nous avons publié une série de conversations sur divers sujets importants, tels que, *Le Cautionnement, Notre Responsabilité concernant l'Usage de l'Argent, Difficultés parmi les Chrétiens, et La Repentance.* Ces articles n'ont pas été écrits pour décrire des cas particuliers, mais pour donner une instruction générale sur des questions importantes, pour le bénéfice de nos lecteurs partout. Le but de ces articles est de mettre en garde contre des fautes qui sont très-communes, et de montrer des erreurs dans lesquelles beaucoup de personnes sont en danger de tomber. Nous avons lieu de croire qu'on a besoin de telles instructions en bien des endroits, et nous regretterions que quelqu'un s'en offensât, lorsqu'il n'y avait aucune intention d'offenser. Nous avons pourtant appelé les choses par leurs vrais noms, en décrivant diverses fautes, et nous avons parlé aussi directement qu'il nous était possible de le faire, car il est impossible autrement de réveiller la conscience de ceux qui sont coupables.

RAPPORT MISSIONNAIRE DE BALE.

(POUR LES MOIS DE SEPTEMBRE, OCTOBRE ET NOVEMBRE).

LES SIGNES expédiés	5,768
„Stimme der Wahrheit“ expédiés	428
Lettres imprimées	974
Lettres missionnaires écrites	19
Lettres missionnaires reçues	58
Abonnements aux SIGNES	10
„ au „Stimme“	2

CE NUMÉRO DE NOTRE JOURNAL est le dernier de l'année 1881. Nous n'avons épargné aucune peine pour rendre chaque numéro de cette année aussi instructif et édifiant que possible. Nous espérons pourtant rendre le volume de l'année 1882 plus instructif et plus intéressant encore pour nos lecteurs, que celui de l'année 1881. Nous apprenons quelque chose par l'expérience, et Dieu, dans sa providence, a mis dans nos mains de plus amples ressources pour notre œuvre. Nous n'épargnerons aucune peine dans notre futur effort, pour rendre LES SIGNES DES TEMPS dignes de la cause sacrée qu'ils représentent, et nous réclamons la sérieuse coopération de tous ceux qui aiment la vérité.

L'année passée a été une année de désastres et de calamités pour les nations de la terre. Voyez sur ce sujet, dans ce numéro, l'article intitulé : « L'Année Phénoménale. » Nous n'avons de sûreté qu'en Dieu. Nous nous approchons vers la fin de notre vie et vers le jour du Jugement. Un des rédacteurs de ce journal, notre bien-aimé frère White est tombé mort cette année, et quelques-uns de nos lecteurs sont aussi morts. Nous sommes exhortés à marcher avec droiture, pendant qu'il est jour, car la nuit vient en laquelle personne ne peut travailler.

QUATRE BAPTÊMES.

DANS le courant du mois de septembre, nous avons eu deux baptêmes, par lesquels neuf frères et sœurs furent ajoutés à l'Eglise, et deux autres furent célébrés au commencement de novembre, où deux frères et une sœur furent ensevelis avec Christ dans les eaux du baptême. Ils eurent lieu dans les cantons de Neuchâtel, Berne, Vaud et Fribourg. Ce furent des occasions de grands encouragements pour ceux qui y assistèrent, et de bénédictions spéciales pour ceux qui obéirent ainsi à leur divin Maître, Jésus-Christ.

A l'occasion du premier baptême, celui qui fut célébré dans le canton de Neuchâtel, un frère, auparavant baptiste, fut reçu dans notre communion, et à l'occasion de celui qui fut célébré dans le canton de Berne, une sœur, poussée par un sentiment de gratitude envers Dieu, fit un don de cent francs pour l'œuvre du Seigneur.

Puissent ces treize nouveaux membres qui sont ainsi entrés dans l'Eglise, grandir dans la grâce et dans la connaissance de Celui qui nous a aimés le premier, et puissions-nous tous leur être en aide par notre soin à marcher dans la crainte de Dieu.

J. ERZENBERGER.

—Ce qui se fait par rivalité n'est jamais fait supérieurement, et ce qui est fait par orgueil n'est jamais noblement fait.

Epître Néphalienne à S. M. Léopold II, Roi des Belges—Poème in 8° Royal, 16 pages 1 fr.

CATALOGUE DES PUBLICATIONS FRANÇAISES.

LA SOCIÉTÉ DES ADVENTISTES DU SEPTIÈME JOUR tient en vente les brochures et les traités suivants:

- *Le Règne Millénaire.† 16 pages. 10 cts.
- *Le Second Avènement; Objet et proximité de cet Evénement, et Manière dont il aura lieu. 32 pages. 20 cts.
- *Les Deux Trônes, représentant le Royaume de la Grâce et le Royaume de la Gloire. 32 pages. 20 cts.
- *Le Jugement, ou les Enseignes de Daniel conduisant vers la Sainte Cité. 16 pages. 10 cts.
- *Le Sanctuaire de la Bible.† 20 pages. 15 cts.
- *Quel Jour Observerez-vous et pourquoi? 8 pages. 5 cts.
- Explication de Matthieu Vingt-Quatre, ou Signes frappants de la Seconde Venue de Christ. 56 pages avec couverture. 50 cts.
- Le Sabbat de la Bible.† 32 pages. 20 cts.
- Le Premier Message d'Apocalypse.† 16 pages 10 cts.
- Le Second “ “ “ “ 10 cts.
- Le Troisième “ “ “ “ 32 “ 20 cts.
- Perpétuité des Dix Commandements. 40 pages. 25 cts.
- *Les Souffrances de Christ. 32 pages. 20 cts.
- *Les Deux Lois.† 16 pages. 10 cts.
- La Loi et l'Evangile. 16 pages. 10 cts.
- Le Sabbat dans la Prophétie. 32 pages. 20 cts.
- *La Vérité Présente. 24 pages. 15 cts.
- *L'Esprit de Prophétie. 16 pages. 10 cts.
- Le Mémorial du Créateur. 16 pages. 10 cts.
- Le Salut par Christ. 16 pages. 10 cts.
- Christ dans l'Ancien Testament. 16 pages. 10 cts.
- *Pouvons-nous Savoir?† 8 pages. 5 cts.
- L'Avènement de Christ, sa Nature et la Purification du Sanctuaire. 48 pages. 30 cts.
- Le Septième Jour. 8 pages. 5 cts.
- *La Fin est-elle proche? 8 pages. 5 cts.
- *Le Sabbat de L'Eternel.† 16 pages. 10 cts.
- *L'Homme est-il Immortel?† 8 pages. 5 cts.

Les traités marqués d'un astérisque (*) sont aussi imprimés en allemand, et ceux qui sont marqués d'une croix (†) sont imprimés en italien.

S'adresser : Mr J. N. ANDREWS, Bureau des SIGNES DES TEMPS, Bâle, Suisse.

LES SIGNES DES TEMPS

Le septième jour est le repos de l'Éternel, ton Dieu.

BALE (SUISSE), DÉCEMBRE 1881.

SOMMAIRE.

	PAGE
ARTICLES VARIÉS.—Les Faux Christs.	273
Christ dans la Synagogue.	274
L'Année Phénoménale.	275
Une Conversation concernant la Destinée de l'Homme.—Desir de St.-Paul de Déloger et d'être avec Christ.	276
Temple de Sospel.	283
Quatre Baptêmes.	287
Le Mauvais Livre.	287
Incendies de Forêts, dans l'Etat de Michigan.	288
TEMPÉRANCE.—Le Vin est-il plus sain que l'Eau.	277
Enfant empoisonné par le Tabac.	278
A LA JEUNESSE.—Alexandre le Grand.—Le Siège de Tyr.	278
Deux Extrêmes.	287
Soyez Bons envers Tous.	286
ARTICLES DES RÉDACTEURS.—L'Esprit de Secte.	280
L'Amour de Dieu.	280
Relation entre la Loi et la Grâce de Dieu.	281
Pensées Critiques et Pratiques sur l'Apocalypse.—Exp. du Chapitre 20 : 7-15.—La Première et la Seconde Résurrection.	282
Huitième Conférence Annuelle des Adventistes du Septième Jour.	285
Il y a du Secours en Dieu.	285
ÉCOLE DU SABBAT.—Questions Bibliques.	286
CORRESPONDANCE.—Extraits de Lettres	286

INCENDIES DE FORÊTS

—DANS—

L'ÉTAT DE MICHIGAN.

INCIDENTS QUI LES CARACTÉRISÈRENT.

DANS les districts de Sanilac, de Huron et de Tuscola, des fermiers avaient mis le feu à des débris de bois, de branches sèches et de broussailles, afin de nettoyer le terrain avant d'y semer le blé d'automne, comme cela se fait chaque année. Ceux qui voyaient les nuages de fumée répétaient qu'il n'y avait pas de danger, ne considérant pas que depuis cinquante à soixante-dix jours il n'était pas tombé une seule goutte de pluie. Il y avait pourtant du danger. Derrière ce manteau de fumée il y avait un ennemi plus grand qu'un tremblement de terre, et derrière cet ennemi un ouragan furieux, et devant lui deux cent milles de forêts.

De midi à deux heures, une étrange terreur s'empara du peuple. Soudainement alors, les cieux prirent feu, ou cela parut ainsi à des centaines de personnes. Dans certaines localités, il arriva avec le bruit du tonnerre. Dans d'autres, il fut précédé par un terrible mugissement, comme si la marée balayait la contrée. Presque dans le même instant, les flammes apparurent dans toutes les directions, à travers un district large de trente milles, sur une longueur de cent milles.

A Richmondville, dix milles au-dessus de Sanilac, cent cinquante personnes avaient des maisons confortables, des tas de foin et de graines, des chevaux, des vaches, des porcs, et aucune crainte du feu qu'ils savaient brûler à un mille de là. A deux heures, les flammes sortirent des forêts, le feu sauta les barrières, courut à travers les champs dénudés, dévora toutes les maisons sauf deux, brûla vivantes une douzaine de personnes. Il y a à peine deux cents mètres jusqu'au bord du lac, et pourtant beaucoup de personnes n'eurent pas le temps d'atteindre l'eau. D'autres y arrivèrent avec les habits en feu, et les mains et la figure

couvertes d'ampoules. Les maisons ne prenaient pas feu l'une après l'autre, mais une vague de flammes les enveloppait toutes à la fois et les réduisait à rien dans dix minutes.

Je vis bien des endroits où les vagues de feu sautaient de la forêt, sans toucher le sol, la distance d'un demi-mille, pour aller saisir des maisons ou des granges. La famille Thornton fut détruite à l'exception d'un garçon. M. Thornton avait préparé un attelage pour conduire sa famille dans un lieu de sûreté, mais lorsqu'il vit qu'ils étaient tout entourés de flammes, il détela ses chevaux de désespoir. Avant qu'on pût les déharnacher, ils s'élançèrent dans différentes directions, et le pauvre homme fut dans un tel trouble qu'il courut dans un grand buisson qui n'était plus qu'une masse de flammes, où il tomba et mourut.

Pendant ce temps, la mère et les enfants avaient cherché un refuge dans une cave à provisions. C'était une construction à moitié enfoncée dans le sol, et le toit était bien couvert de terre. Ils furent là à l'abri pour un moment; mais comme le père ne venait pas les rejoindre, un des fils sortit pour savoir la cause de ce retard. Il était à peine dehors que la porte par laquelle il était sorti était en feu. Il courut vers un ruisseau desséché, et en se couchant la face et la bouche contre terre, il échappa à la mort.

J'ai parlé avec une femme qui était voisine de la famille Thornton, et qui échappa en courant dans un champ labouré. Ce n'était qu'à quelques perches de la cave à provisions, et elle dit qu'il se passa une bonne heure avant que les cris perçants et les gémissements des personnes qui étaient dedans cessassent dans la mort. L'un après l'autre, ils furent suffoqués par la fumée et la chaleur, et leurs corps présentaient l'aspect le plus horrible.

Il semble miraculeux à celui qui parcourt ce district, qu'une seule personne ait échappé. Le feu passa à travers les arbres verts comme à travers les secs. Il courut dans les champs, mais avec une vitesse de vingt milles à l'heure, et les champs de trèfle furent balayés comme un plancher. De sombres et tristes marais, remplis d'étangs d'eau stagnante et depuis des années la demeure de chats sauvages, d'ours et de serpents, furent grillés et brûlés comme par un éclair.

A travers les prés secs, le feu courut plus fort qu'un cheval ne pouvait galoper. Des chevaux s'enfuirent devant lui, mais ils furent atteints et laissés grillés sur le terrain. Il semblait que toute espérance et tout moyen d'échapper étaient ôtés, et pourtant des centaines de vies furent épargnées. Il est des personnes qui passèrent dix à vingt heures dans des fossés et des étangs, dans les champs, sous des linges mouillés, ayant leurs cheveux brûlés, leurs jambes en ampoules et leurs vêtements consumés pièce par pièce.

Des dizaines de fois le feu semblait épargner maisons et granges, puis lorsqu'on le croyait éloigné de plusieurs milles, les flammes revenaient soudainement et détruisaient tout. A moins de parcourir un district incendié, on ne peut se faire une idée des caprices d'un feu de forêt. Dans le grand marais, entre Sanilac et Sandusky, il consuma tout jusqu'à la racine, sur une surface d'un mille carré. Puis il laissa des taches de dix à cent cinquante pieds de large. Puis de nouveau, marqua son passage en brûlant sur une largeur de vingt pieds, laissant un demi-mille de bois de chaque côté. Dans les forêts, le feu semblait surtout s'attacher aux arbres verts plutôt qu'aux arbres secs. C'était comme un grand serpent faisant son

chemin à travers la contrée. Il s'approchait de trois pieds d'un tas de blé, sans le détruire et ensuite glissait de côté pour dévorer une maison. Ailleurs, il brûlait un tas de graine et laissait une grange, à dix pieds plus loin.

Les gens sentaient la chaleur que le feu était encore à plusieurs milles. Il séchait les feuilles des arbres situés à deux milles de ce terrible serpent. La terre même prit feu en cent endroits, et flambait comme si le feu se repaissait de bois à brûler. Même les plus fortes constructions de bois ne résistaient que quelques minutes; le feu semblait les saisir aux quatre côtés à la fois, et après un tourbillon et un rugissement, tout était détruit. A sept milles de la côte, à Forester, les matelots trouvèrent la chaleur désagréable. Dans les lieux où quelques maisons et quelques granges avaient été brûlées nous ne pouvions trouver même un bois noirci. Toute souche, poutre et planche étaient réduites en cendres légères.

A sept milles du lac, à Forester, un fermier réunit quinze personnes dans sa voiture et partit pour la côte. Le feu était tout près d'eux lorsqu'ils partirent—si près que les robes de quelques femmes et enfants furent allumées par les étincelles. Il y avait sept milles pendant lesquels il fallait monter et descendre des collines, sur un chemin raboteux et formé de troncs d'arbres; mais les chevaux n'eurent pas besoin du fouet pour partir ventre à terre. Comme la voiture partait, le fer d'une roue de derrière tomba. Ils ne pouvaient s'arrêter pour cela, et pourtant, même sur une bonne route, la roue serait tombée après avoir parcouru une centaine de pas. C'est un fait que les chevaux parcoururent sept milles sur cette route raboteuse, dans une course effrénée, et la roue tint ferme. Un délai de cinq minutes dans quelque endroit de la route, et les flammes qui suivaient la voiture auraient fait quinze victimes de plus. Je vis la voiture près du lac et le fer à sept mille de là, sur le côté de la route.

Les gens qui s'enfuirent à la côte avaient encore à endurer une grande partie de la chaleur et toute la fumée. Pénétrant dans l'eau jusqu'aux épaules, ils étaient à l'abri des flammes, mais les étincelles tombaient comme un ouragan de neige, et la fumée était suffocante. Les oiseaux qui n'avaient pas été surpris dans les forêts étaient transportés dans le lac et noyés, et les vagues en jetèrent des milliers sur la côte. Les écureuils, les lièvres et autres petits animaux n'avaient aucune chance d'échapper; mais les cerfs et les ours recherchèrent la côte et la compagnie des êtres humains. Un homme se lança dans le lac depuis la berge, et se trouva derrière un ours énorme. Ils demeurèrent en société sous le bord toute la nuit, et l'ours parut aussi doux qu'un chien. Dans une autre place, deux de ces animaux sortirent de la forêt et s'approchèrent d'un puits, d'où un fermier tirait de l'eau pour jeter sur sa maison; ils demeurèrent près de lui pendant deux heures, avant de juger prudent de pousser plus loin. On vit des cerfs sortir des forêts et rechercher la société des vaches et des chevaux, sans prendre garde aux personnes qui passaient brusquement à côté d'eux.—*Detroit Free Press.*

A VIS.—L'ABONNEMENT de quelques-uns de nos amis commence en janvier. Nous nous proposons de prendre en remboursement l'abonnement de ces personnes avec le numéro de février. Nous espérons que tous y répondront promptement, mais s'il en est qui ne peuvent le faire, nous les prions de nous en aviser sans délai.